

le ROUGE et le NOIR

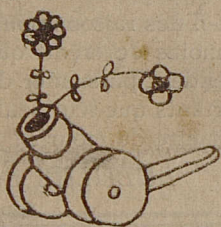
Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.44.14

hebdomadaire
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE - 12, rue du Commerce BRUX. 45.855

ABONNEMENTS D'UN AN :
Belgique : 45 frs.
Congo : 60 frs.
Etranger : 60 ou 75 frs.
Ch. Post. 2883-74

Le grand conflit de la défense nationale

Retour à la neutralité



Depuis quelque temps, les journaux sont pleins de cette angoissante question de la défense nationale. Nous y avons sacrifié nous-mêmes, il y a huit jours. Il est vrai que le problème est d'importance et que les éclats de voix du ministre Devèze ne sont pas faits pour l'éclairer beaucoup, ni pour rassurer personne et, moins encore que personne, le corps glorieux des Chasseurs Ardennais, héros futurs, immolés dès à présent sur l'autel de la patrie, de l'honneur et de la paix.

Ainsi le veut, du moins, le plus loquace et le plus petit de nos ministres. Mais, heureusement, tous ne pensent pas comme lui.

C'est ce que je vous exposais dans mon dernier article. On m'excusera d'y revenir, mais précisément le fait d'avoir choisi

si entre deux politiques (celle que clairomme M. Devèze et celle que pratiquent l'état-major et le roi) a ému certains de mes lecteurs.

Il est vrai qu'ayant exposé objectivement le programme du ministre et celui tout différent de son état-major, forcé m'était d'opter pour ce dernier et même de lancer quelques fleurs à notre nouveau sire, Monsieur Léopold III, qui eut le courage de s'y rallier.

Ceci veut-il dire que j'approuve absolument ce mode de défense nationale? Non. Et je dirai pourquoi plus loin. Mais ayant à choisir entre deux maux, on comprendra que je choisisse le moindre.

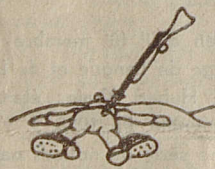
Au surplus, il est incontestable que le roi Léopold marque quelque courage à refuser à son ministre la création du 14^e de ligne, indispensable à la réalisation entière de son programme. C'est courageux parce que l'opinion publique, mal informée par

une presse déficiente est favorable dans sa majorité à ce dangereux principe de défense à la frontière. Et il est bon ici de

faire une curieuse constatation, c'est qu'il y a en Belgique deux politiques : celle qu'on trouve énoncée dans la presse et qu'on ne fait pas en réalité; celle, au contraire, qu'on réalise et dont le public n'est nullement informé. C'est là un phénomène bien curieux, particulier sans doute à notre seul pays, et qui se justifie en divers domaines.

Le fait, par exemple, que de Broqueville poursuit et réalise une politique nettement anti-française, vous ne l'avez vu consigné nulle part avec précision. De même en ce qui concerne la défense nationale, il est extravagant de penser qu'à la lecture du Soir ou de l'Indépendance, on puisse croire qu'elle est orientée vers une défense totale à la frontière alors qu'en réalité, l'état-major et son chef, le général Nuyten, et le roi, destinent l'armée à une retraite prudente sur l'Escaut.

Quant aux 759 millions de fortifications à l'Est votés par le Parlement, faut-il même en tenir compte quand on sait que ce Parlement par sa volonté propre n'a plus nulle part son



mot à dire? Ces 759 millions — qu'on dépensera peut-être, mais ce n'est pas certain — ne sont autres que le prix de l'opinion publique.

Mais l'opinion publique si elle est fort coûteuse est, au fond, de peu d'importance : un discours royal, quelques solides articles, et la voilà changée! Donc on peut bien ne pas trop s'en soucier. Quant aux brailards qui parlent en son nom, ce sont de faux prophètes et de vains politiques. Ils se disent patriotes et prônent l'indépendance de la Belgique. Ils n'ont que ce mot à la bouche et ce sont eux qui ont le plus perdu le sentiment de l'indépendance, puisque toute leur politique ne tend qu'à chercher appui en France. Trions-nous vraiment les prendre au sérieux!

(suite en page 5.)

Pierre FONTAINE.

En la manière de NICCOLO MACHIAVELLI Florentin

Du régime nouveau

PAR LEO MOULIN

Car le réformateur a pour ennemis tous ceux qui retirent quelque avantage du régime ancien; et il a comme timides partisans tous ceux qui pourraient tirer quelque avantage du régime nouveau. Et cette tiédeur naît en partie de la peur de ses adversaires qui ont la légalité de leur côté; en partie aussi de l'incrédulité des hommes qui n'accordent pas créance, en réalité, aux régimes nouveaux, s'ils ne les voient pas naître d'une solide expérience.

CHAPITRE PREMIER

Et des intellectuels, artistes et poètes de tous genres, le régime nouveau ne tiendra compte que durant les premiers mois de sa vie, et pour autant que son pouvoir sera mal assuré et instable, comme toutes choses nouvelles.

Et après ce temps, soit par l'effet de leur naturelle lâcheté, soit par suite de leur éducation, soit encore à cause de l'exigence de leurs besoins matériels, ils auront adopté, en geste, leur nouveau maître.

Et bien qu'ils aient sans cesse à la bouche les mots de liberté, la substance même leur fait défaut; et loin d'user de la licence que leur accorde le Régime, ils se contentent presque toujours de vivre dans les limites qui leur sont indiquées.

Et il n'est pas mauvais que quelques-uns se refusent à l'obéissance, car ils fourniront ainsi matière

à beaux et bons exemples de punition, lesquels mettront la peur au cœur des autres.

Car peu d'hommes sont disposés à mourir, et surtout médiocrement.

Et pour les autres, voici comment les traiteras. Tu pourras conserver, après un sérieux vannage, tous ceux à qui leurs fonctions ont désappris à penser; c'est-à-dire juges, magistrats, fonctionnaires et tous autres officiers que tu jugeras capables d'appliquer la loi nouvelle comme ils ont fait de l'ancienne.

Et tu pourras facilement te les rendre fidèles, en les louant grandement et en admirant toute la dignité de leur science.

Et ainsi mettront-ils leur point d'honneur à se taire et tu en tireras grand profit, car leur silence apparaîtra comme une approbation de tes actes.

Et les plus fidèles, tu ne manqueras point de les combler d'honneurs, car ils sont tels que les honneurs les touchent plus que l'honneur. Et ayant déjà posé leur devoir dans l'obéissance au Régime ruiné, encore pourront-ils le mettre dans l'obéissance au Régime nouveau, surtout s'ils voient leurs biens et leurs familles respectés, et les rebelles durement châtiés.

Quant aux autres qui ont tout perdu par ta faute, tu ne peux attendre d'eux que de la haine. Aussi seras-tu sage en les faisant dis-

paraître promptement, soit par une mort subite, soit par une prison très longue, soit encore en les envoyant en exil. Car dans la misère de l'exil, ainsi que l'a dit le Poète, ils devront subir la compagnie sauvage et mauvaise de leurs compagnons; et l'amertume naturelle aux malheureux, unie à la pauvreté de leur bourse, les empêchera d'agir contre toi. Et certains d'entre eux ne manqueront d'ailleurs pas de les trahir; et ainsi seras-tu prévenu de ce qui se trame à ton sujet.

CHAPITRE SECOND

Si tu veux conserver ton pouvoir nouvellement conquis, tu frapperas donc à la tête, et feras mourir quelque ennemi, aimé de tes sujets, soit pour ses qualités naturelles, soit pour les hautes fonctions qu'il a occupées. Ainsi sera manifeste la nouveauté du Régime — et ton châtiement remplira de terreur tous ceux qui, se sentant aimés et respectés de tous, se croyaient à l'abri des coups.

Et il te faudra frapper encore tous ceux qui avant retiré quelque bien du régime passé ou y ayant occupé de hautes fonctions, ne peuvent oublier les richesses et les honneurs d'autrefois, et ne te serviront jamais d'un cœur fidèle, et seront toujours prêts à murmurer contre le Chef nouveau, soit à cause de la peur de ce qui les menace, soit par la haine du bien-

fait de la vie sauve, qu'ils te doivent.

Et c'est une grande question de savoir si tu dois détruire l'ancienne machine des policiers, espions et gens d'armes, ou bien s'il te faut les maintenir en vue d'établir fermement le nouvel Etat.

Car leur grande pratique et connaissance des hommes les a fait maîtres en fourberie, ruse et tromperie. Et pourras-tu les remplacer difficilement, encore n'estu pas assuré de l'habileté des novices.

Et pour ce qui est de leur attachement à ta personne, sois sans inquiétude; car étant gent sans foi, ni loi, pour la plupart, et sortie de la boue, ils te seront aussi fidèles à toi qu'à tout autre. Et même plus, attendu que la nouveauté de ton régime, en les rendant plus nécessaires, leur donnera plus d'honneurs et d'argent — ce qui ne peut manquer de te faire aimer d'eux.

Il faut pourtant se rappeler que beaucoup de trahisons viennent de ces hommes, non par haine du Régime nouveau (car leur opinion est trop incertaine sur ce point), mais par naturelle propension à trahir et faiblesse innée devant l'argent. Et d'ailleurs ils ne peuvent jamais avoir que du mépris pour qui leur laisse la vie sauve, étant accoutumés à n'estimer que la force et la bassesse.

(Suite en page 6)

PROMENADE SANS LITTÉRATURE

Dans Verviers en grève ⁽¹⁾

De la Fête du Travail au Marathon de la Danse

par Armand Sauvage

Ce Premier Mai 1934, Verviers sent bon le soleil. Place de la Victoire, les trains de Liège ont débarqué des fleurs rouges à cinq sous.

— Une fleur, camarade?

Je regarde la jolie vendeuse. Je regarde la fleur. Où est, dans tout ce rouge, la bouche de la vendeuse?

— Camarade? Je suis ton camarade?

Les yeux de la vendeuse ne flanchent pas.

— Bien sûr!

Je suis troublé. Des copains, ça ne manque pas. Mais des camarades... Et une femme qui vous dit ça, comme ça, sans rire, avec sa main très blanche, très pure, qui donne une fleur... Il me la faut, cette fleur. Mais je n'ai pas cinq sous. J'ai trois sous, tout juste. Ou bien vingt francs. La jolie vendeuse fait la monnaie.

— Dix... quatorze — dix-huit... dix-neuf...

Je fais un geste :

— C'est bon, garde.

— Non, camarade, je ne suis pas une marchande... Toi aussi, tu dois vivre.

Et les doigts très fins me comptent encore trois pièces de cinq sous.

XXX

Neuf heures. Dans le haut de la ville, des sabots de chevaux, un bruit rythmé de godasses. « Hitler » descend (2). Combien sont-ils? Les commères sortent, les fenêtres s'ouvrent.

— J'vous l'dis, Bertine : aujourd'hui, y aura des morts. Est-ce Dieu possible qu'ils soient tant que ça pour quelque malheureux qui n'ont plus de force? S'agira pas de mettre son nez en ville...

Le pharmacien a jeté au large les portes du balcon et un phonon hurle la « Brabançonne » comme si on la violait. Les gendarmes sourient. Le commandant même, sur son beau cheval un peu guindé, se pince les lèvres. Qu'est-ce

(1) Voir Rouge et Noir du 9 mai.
(2) Hitler : les gendarmes.

CE SOIR

à la TRIBUNE
du ROUGE ET NOIR

TOURNOI
D'ELOQUENCE COMMERCIALE
POUR
L'ELECTION DU
ROI DES CAMELOTS
suivi du débat sur
FAUT-IL TAXER
LES CAMELOTS?

Programme en page 6.

Mercredi prochain

le débat aura lieu exceptionnellement
au Palais Mondial
(Cinquantenaire)
sur ce sujet :
L'AFFAIRE
DU PALAIS MONDIAL

Voir détails en page 6.



qu'il s'est mis comme potion, l'apothicaire?

XXX

Il est vrai que la journée s'annonce chaude. L'aitaire ne tient qu'à un cheveu. Ce sera tout ou rien. Malgré le ciel pur, les robes claires des fillettes et la « Brabançonne » du potard, ça fait drôle dans le cœur. Des gens qui viennent du centre rapportent des bruits alarmants. Le marchand de tabac, qui a déjà pris, chez R.-O. Blaise, ses exports sur le pouce, annonce une véritable boucherie, avec des bombes, des chasse-pierre, des barres de fer et des barricades au pont Saint-Laurent. Des agitateurs sont venus de Seraing et du Borinage. Le député Lahaut a tiré trois coups de revolver en sortant de la gare... La Révolution gronde...

— Dis donc, Théophile, si tu allais te recoucher. Tu n'es pas honteux d'être déjà saoul à dix heures du matin? Allez, ouste!

C'est la femme du marchand de tabac. Théophile descend prestement de son nuage révolutionnaire et rentre dans sa boutique.

XXX

Pendant que le cortège défile, très calme, très calme, on repare des beaux jours.

1927. 1928. 1929.

Place de l'Harmonie, un marchand de laines devenait brusquement fou et distribuait des billets de mille francs. Les billets de mille! Peuh! Qui n'en avait pas le portefeuille bourré? Qui ne brassait pas l'or? Le télégraphe, sans arrêt, sonnait Londres, Berlin, Sidney... Le marché délirait. Les petits jeunes gens qui courent la ville avec des paquets bleus d'échantillons gagnaient alors beaucoup plus que de gros fonctionnaires. A dix heures du matin, le dimanche, le patron du « Blé d'Or », place du Martyr, pouvait fermer boutique! On ne sait d'où venait tout cet argent. La semaine dernière, on a vendu judiciairement le mobilier du « Blé d'Or ».

XXX

Bonne fille, la laine enrichissait tout le monde. Elle était féconde et inépuisable comme la terre. Des illettrés, des crétins, de médiocres concierges ont eu ses faveurs et lui doivent la chemise qu'ils portent encore aujourd'hui. Verviers, pour les Vervétios, était le nombril de la boule terrestre. On dansait au « Bristol », au Manège », comme des enragés. Rue du Marteau, dans les boîtes où l'on chante, les bocks à cent sous s'enlevaient comme des pâtés. La belle vie!

Il semblait que ce temps-là ne

dût jamais finir, que tout le monde, à Verviers, allait devenir millionnaire... On trouvait, dans les poubelles, sur les appuis de fenêtres, au pied des urinoirs, des tartines mirifiques gonflées de fricassée aux œufs, de viande, de lard... et abandonnées là par des repus.

Alexandre, le chemineau pédéraste, n'acceptait pas moins de vingt sous pour l'aumône. Avec quoi, pour varier le menu, il se payait, à la campagne, des fillettes et des petits garçons. Pour Alexandre aussi, c'était le bon temps !

XXX

Et maintenant, comme par le doigt de Dieu, Verviers se meurt. Alexandre vend des lilas, du cresson, des bourgeons de sapin qu'il conseille aux asthmatiques, et il ne se rase plus qu'aux nouvelles lunes. Heureusement, avec un paquet de ficelles dans sa poche, deux bons canifs et des jerrys solides, on peut encore trouver de quoi boire un coup et manger du pain sec.

Alexandre ne comprend rien à la grève. Il n'a jamais vu une usine à l'intérieur. Quand Alexandre est obligé, en hiver, d'aller dormir dans les rochers, il n'y a pas de syndicat pour s'occuper d'Alexandre. Alexandre peut crever. Un farceur dit à Alexandre :

— Alex, dans le bois, de la Reid, j'ai vu du magnifique cresson. Tu en feras cinquante bottes comme tu voudras !

Alexandre fait trois heures à pied, se penche vers le fameux cresson, palpe la feuille... Pouah ! Du mauvais cresson. Alexandre ne débite que de l'extra. Alexandre n'empoisonne pas le public. Alexandre fait demi-tour, la conscience satisfaite. En marchant, son œil ne perd rien. Une clôture. Une jolie sapinière. Cré nom ! les chics bourgeois ! Alexandre coupe, coupe, coupe... Mais voilà, tout ça est défendu. Voici Alexandre en correctionnelle. Puis, en prison. N'est-ce pas malheureux ? Et dire qu'il y a des chômeurs, des grévistes qui sont en liberté et qui se plaignent.

Mais Alexandre a ses idées. — C'est à vous f... dans le communisme !

Soyez bien sûr qu'Alexandre finira par se faire inscrire. Et alors, gare aux bourgeois ! Aux bourgeois et aux bourgeois.

XXX

Ce Premier Mai, pas d'Alexandre. Au « Roi de la Bière », pas d'Alexandre. Place Verte, pas d'Alexandre. Où est Alexandre ? Alexandre est resté chez lui, dans sa chambre de la place Saucy. Ce Premier Mai, Alexandre a juré de ne pas boire un seul verre de bière. Alexandre en profitera pour se raser, démêler ses ficelles, rincer sa cafetière et aiguiser ses canifs.

Alexandre est un pur.

XXX

A l'« Hôtel des Ardennes », en attendant Dulonge, j'écoute siffler les trains.

Jean, le garçon, qui est frisé comme un ange, lit le « Drapeau rouge » près du comptoir. Il est trois heures. Les drapeaux sont rentrés. Les fleurs rouges sont défraîchies, ou perdues. Peloton par peloton, les gendarmes regagnent d'un pas lourd la chaussée de Heusy.

Une pluie fine s'est mise à tomber, vers treize heures. Avec cette pluie, ce ciel noir et rapide, ces gens qui marchent le col relevé, Verviers, tout de suite, reprend sa note exacte. Devant moi, la bière se tasse. Tantôt, une mousse aléchant le coiffait. Des pétilllements d'or lui donnaient une âme. Parce que j'ai l'esprit ainsi tourné, je note ce rapprochement dans mon agenda. C'est d'ailleurs tout ce qu'il y aura jamais dans mon agenda.

La Semaine du Livre Belge



...Marie Gevers n'est pas encore rentrée... quant à d'Ydewalle, complètement épuisé... (Dessin de Paul Bar.)

— Bah ! le Premier Mai n'est pas fait pour les chiens.

Il ne s'est rien passé. La journée est finie. Premier Mai exit... Lahaut, dit « Gueule-en-Or », a été bien gentil. M. Peltzer n'a pas été assassiné et le commissariat n'est pas en feu. On n'a dévalisé ni violé personne.

— Vous voyez, me dit, sur le tram, un gros monsieur que j'ai déjà vu entrer dans les rutilants locaux de l'« Harmonie », ils ne sont pas bien terribles. On exagère. Ils crient beaucoup. Ils ne font rien.

Il a raison, ce gros monsieur, et je le lui dis. Je lui dis aussi que si, par hasard, « ils » avaient fait quelque chose, c'eût peut-être été drôle. Pour le gros monsieur comme pour les « autres ».

XXX

Ce mercredi soir, 9 mai (jour où j'écris ces lignes), le Marathon de la Danse, organisé au « Palais », touche à sa fin. Il reste quatre couples en piste. Depuis tantôt sept cents heures, ils dansent, ils glissent, ils se traînent. Tout le Verviers mondain est là : de grosses dames avec l'accent et une toilette épouvantable, des jeunes filles vicieuses, les snobs du « Tank », le millionnaire Collette. Chaque soir, c'est plein comme l'œuf. A la buvette, des copains du « Travail », du « Jour », du « Courrier du Soir », qui se soufient à l'occasion un petit fait-divers et se le pardonnent devant un bock.

A la sortie, ce sera un petit café-mousse pour la grosse dame. Un, pas deux. C'est la crise.

— Est-ce que tu sais, ma chère, qu'il y a quinze mille grévistes à Verviers ? C'est effrayant ! Je l'ai dit à mon mari : je ne sors plus avec l'auto. L'envie est si forte, aujourd'hui ! Quand on pense que s'il n'y avait pas les industriels, ces gens n'auraient rien à manger !

XXX

Est-ce la misère ? Pas encore, mais elle vient. Elle s'est déjà installée dans quelques logis. A Verviers, la misère se cache. Le Vervétien va au café, s'offre le cinéma, un col propre, des journaux. Tout ça, au détriment du ventre.

Mais au café, devant un bock, le Vervétien s'éternise ; son col propre laisse passer le fil ; quant au cinéma, c'est pour l'économie de lumière et de chauffage.

— Et ça durera ?...

Tout peut craquer demain. Un homme ne continue pas à vivre avec quarante-cinq francs par semaine. Le bas de laine n'est pas inépuisable. Ce n'est un mystère pour personne... Il est clair comme le jour que Verviers, sauf miracle, va à la catastrophe. Il faut, à tout prix, que le salut, le miracle, vienne de quelque part... On l'attend. Mais que ce salut, le miracle, vienne vite.

Armand SAUVAGE.

M. Eugène Schneider à l'Institut de France

Nous lisons dans la presse le communiqué suivant dont nos lecteurs apprécieront toute la saveur :

L'Académie des Sciences morales et politiques a procédé samedi à l'élection d'un membre libre à la place vacante à la suite du décès de M. Lépine. Au quatrième tour de scrutin, M. Eugène Schneider a été élu par 22 voix contre 16 au marquis de Hogu et 2 au professeur Léon Bernard.

Né au Creusot le 29 octobre 1868, M. Eugène Schneider est maître de forges, administrateur de diverses entreprises financières ou industrielles.

Cette biographie est trop modeste. Qu'on nous permette d'ajouter que, pendant la guerre, M. Eugène Schneider assura la prospérité du commerce français en fournissant à l'Allemagne des trains entiers de sulfure de carbone qui revenaient sur le front français sous forme de gaz asphyxiant. M. Eugène Schneider est un des plus illustres charognards et grand spécialistes es-égorgements. En d'autres temps, M. Eugène Schneider aurait depuis longtemps eu les honneurs du peloton d'exécution.

Aujourd'hui, le voici membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Ce qui ne prouve pas en faveur de sa moralité ni de sa politique. Mais constitue uniquement un témoignage de la bassesse de ceux qui l'ont élu.

Sous le signe de l'humble vérité

HUBERT KRAINS est mort

Je me demande encore si je ne m'abuse pas. Il y a quelques jours, Hubert Krains était vivant. A propos de la Semaine du Livre belge, dont, en sa qualité de président de l'Association des Ecrivains belges, il assumait l'organisation, l'I.N.R. l'avait convié devant son micro. Il me semble encore entendre sa voix. Elle vient de s'éteindre à jamais. Quel objet de stupeur qu'une mort aussi inattendue ! Quelle vision d'horreur et quel déchirement pour ses amis, qui avaient passé la journée avec lui et que des photos de presse nous montrent en sa compagnie, quelques heures avant la catastrophe ! En ce moment on peut voir en ville, dans une de nos grosses librairies, son portrait et la floraison de ses livres étalés sur un drapeau cravaté de crêpe ! On peut y lire une phrase qui résume tout son talent : « Ma plume est une dure plume de métal... »

Et voici que le triste miracle s'opère déjà. Le public s'arrête, intrigué, lit le nom du héros de cette funèbre apothéose, égrène les titres de ses œuvres. C'est la notoriété qui commence avec la mort.

Car, bien qu'il fût membre de l'Académie belge de Langue et de Littérature françaises, Hubert Krains était l'effacement personifié. En 1913, J. Van Melle, qui, en une série de notices parues dans le « Bulletin du Touring-Club », contribua à vulgariser l'œuvre tellement ignorée des jeunes écrivains de cette époque, rappela à propos de l'auteur du « Pain Noir » cette parole de Sénèque : « Les uns ont la réputation et les autres la méritent ». Et il ajoutait : « Parmi les écrivains de notre pays, Hubert Krains est de ceux dont la réputation dans le grand public n'égale point la grandeur du talent. » C'était en 1913. C'en est resté à peu près aussi vrai aujourd'hui. Sans doute, Hubert Krains s'en rendait-il bien compte car, dans un article où il prenait la défense de Pierre Hubermont à propos de « Hardi ! Montarchain », il concluait en souhaitant que la Justice fût bien inspirée pour que son jugement ne permit pas de prétendre que la Belgique « n'est point encore sortie du bêtisme que les étrangers lui ont souvent reproché et qui a poussé jusqu'à l'exil... »

C'était l'avis d'un septuagénaire, que bien des jeunes viennent de découvrir grâce à la réédition du « Pain Noir » (1), un grand et beau roman que je m'enorgueillis d'avoir aimé au temps où il n'était pas plus fameux qu'un autre livre, et l'on sait comme les livres font peu de bruit chez nous, quand c'est pour les louer. Ce qui m'a surtout frappé dans cette œuvre, que l'on considère à juste titre comme l'œuvre maîtresse de Krains, c'est la vigueur et la concision du style, la sobriété de l'atmosphère — qualités assez surprenantes dans nos lettres, où la branche flamande apporte un flux si luxuriant. Qu'a noté la critique ? « Observation juste et profonde, goût sûr, sensibilité exquise, originalité, conception claire, harmonie des proportions, style sobre, concis, nombreux, sans artifices... »

Mais personne, que je sache, n'a présenté la place que prendrait le « Pain Noir » dans la littérature d'inspiration sociale de notre époque. C'est une chose d'ailleurs bien singulière à constater que cette revanche du temps, qui impose, pour illustrer une école littéraire moderne, une œuvre passée inaperçue du grand public, il y a trente ans. On l'a dit et répété à satiété : le Populisme est l'essence même de notre littérature régionaliste. En « créant » l'école populiste, on a tout bonnement redécouvert l'Amérique... et peut-être la Belgique.

Malgré tout, les écoles et les mondes ont du bon. Les hommes ont ce besoin de se rejoindre, de s'innocenter, de croire qu'il leur est échoué de découvrir quelque chose d'inconnu. Réjoignons-nous d'autant plus de la vague du Populisme que c'est vraisemblablement grâce à elle que l'idée est venue à l'un de nos éditeurs de reprendre une œuvre qui, aujourd'hui, a son destin assuré.

Qu'est-ce que le « Pain Noir » ? Qu'est-ce que le livre, de si remarquable ? D'abord sa forme, d'une frappe décisive. Une écriture simple et par là émouvante ; une syntaxe presque rudimentaire, ne donnant guère la sensation du labeur scrupuleux et tenace auquel l'écrivain le soumettait. Une prose qui, selon une image très juste et jolie de R. Dupireux, « ressemble à certains vins dont on dit qu'ils ont un goût de pierre à fusil ».

Une simplicité dans l'accent rend ce livre accessible à la grande masse des hommes — et c'est bien là une qualité appréciable. Quant à l'atmosphère, c'est celle d'un livre sans soleil, dominé par une sourde fatalité.

L'histoire ? Elle est bien, comme le notait encore J. Van Melle, sous le signe de l'« Humble Vérité », mots qui servent d'épigraphie à un roman de Mau-

passant :

Dans un village hesbignon. Une auberge. L'auberge se meurt. Une voie ferrée nouvellement construite à détourné le trafic des diligences. Notez aussitôt la grandeur du thème, ce que P. Hubermont appelait dans les Nouvelles Littéraires « l'infrastructure économique ». Saisissez ce qu'il y a d'éternel dans ce drame de toutes les époques. C'est sans doute ce qui rend le livre de Krains aussi actuel. Malgré soi, on songe que des thèmes semblables ont donné naissance, dans la Russie du Plan quinquennal, à toute une littérature d'« infrastructure économique ». Deux époques qui s'affrontent à mort. Mais ne croyez pas que Hubert Krains élève le ton. Il reste, avant tout, le conteur wallon, l'homme de sa Hesbaye, l'observateur sagace, qui se recommande de son maître La Bruyère. L'histoire finit tragiquement : la misère ; le fils qui délaisse le foyer ; la mère qui meurt folle à l'asile ; le père qui ira se faire broyer sur cette voie ferrée de malheur. C'est schématique, nu, saisissant. Le voile de mélancolie qui baigne « Amours rustiques » (1899) et « Figures du pays » (1908), œuvres où se reconnaissent les qualités du « Pain Noir », se mue dans ce dernier livre en un tragique intense.

Enfin, à l'âge de 72 ans, Hubert Krains, qui avait reçu le Prix triennal, en 1921, pour son livre « Mes Amis », bien plus optimiste, celui-là ; qui était devenu membre de l'Académie belge de Langue et de Littérature françaises, voyait poindre la récompense de son labeur. On peut dire qu'il est fauché au travail, puisqu'il donnait encore, il y a quelques semaines, au « Mercure de France », « Au cœur des blés », et qu'il nourrissait, dit-on, de chers projets.

L'homme, tout de mesure, de modestie, de bonté, ne s'en est pas allé comme il a vécu. On n'imagine pas fin plus brutale, plus inepte dans son horreur, plus injuste. Au moins, avant de disparaître — et que ce soit la consolation de ceux qui aiment son œuvre — aura-t-il eu le tardif hommage de ses contemporains : lauréat, académicien, précurseur, maître... C'est trop, en trop peu de temps. Que les amis veillent, maintiennent et persévèrent.

H.-V. CROUZY.

(1) Ed. Labor, Bruxelles.

Mon cousin de la Maffia

Lorsque la grande presse de France et de Belgique annonça l'assassinat de la cousine de M. Henriot, le député réactionnaire, ce fut en termes volontairement équivoques et qui laissaient place à toutes les suppositions. Certains rappelleront le meurtre de M. Prince, d'autres prononcèrent le mot « maffia ». d'autres donnaient à entendre que la franc-maçonnerie n'était pas étrangère à la fin brusquée de dame Henriot.

Hélas ! il faut déchanter. Cette fois, on a pu mettre la main sur l'insaisissable maffia, ce qui a eu pour conséquence l'arrestation... du mari de la victime. La maffia, c'était M. Henriot : le meurtrier de la cousine. C'était le cousin qui s'était arrangé pour toucher une solide prime d'assurance après avoir occis son épouse.

En quoi ce cousin s'est montré infiniment plus sordide que Stavisky que de tels procédés eussent dégoûté.

La France aux Français

L'Humanité a publié récemment une lettre de la fabrique d'armes « Berlin-Karlsruher Industriewerke » appartenant au charognard von Gontard, lettre adressée à la firme parisienne L. Dieu, le fournisseur attitré des bandes fascistes françaises.

Cette lettre contient une offre pour 500.000 cartouches destinées aux pistolets automatiques Mauser, calibre 7,63 mm. Comme voie d'acheminement, on indique le port d'Amsterdam, d'où les munitions seraient transportées vers un port français.

« Des balles françaises vont abattre des citoyens français » hurlait la presse de droite à la veille du 6 février. Est-ce parce que, cette fois-ci, on se servira de balles allemandes pour tuer des ouvriers français que cette même presse vendue ne souffle mot ?

LE COIN DU HIBOU

La suggestion hypnotique

Méthode thérapeutique Mode de gouvernement

J'ai assisté, cette semaine, à une séance bien plaisante à la Tribune Libre du « Rouge et Noir ». J'y ai vu des astrologues qui n'avaient rien des mages classiques à haute coiffure pointue, un takir qui n'était pas hindou et qui n'avait pas contracté la triste habitude de s'asseoir sur des tessons de bouteilles et des planches percées de clous. Mais de ceux-ci je vous parlerai plus tard.

Il me faut avouer que ce qui m'a plu davantage, ce soir-là, c'est la dame qui est venue opérer des guérisons par suggestion. Pour autant qu'il me fut possible de m'en rendre compte, elle a guéri quel qu'un de maux d'estomac, un autre de rhumatismes.

Vous n'y croyez point ? Vous êtes semblables en cela à pas mal de ces esprits forts qui étaient mes voisins dans la salle. Moi, j'y crois.

Je crois aux miracles de Beauregard, de Lourdes, de la Tribune Libre et d'ailleurs. Je suis convaincu que l'homme est un animal particulièrement docile à la suggestion hypnotique.

Vous doutez ? Vous jouez votre petit Bouvard fêru de science et de rationnel ? Foi de Bubulus, vous avez tort.

Vous faites bien, sans doute, d'user de toute votre science, de toute votre raison, de tout votre esprit critique, pour autant que votre domaine d'investigation se limite au monde extérieur ; dès que vous prétendez aborder la connaissance de l'humain avec ces instruments-là, dites-vous que vous n'irez pas bien loin.

Vous niez le miracle, la suggestion, la magie noire. Mais chaque jour que Dieu fait — et il en fait, le bougre ! disait Alphonse Allais — chaque jour vous côtoyez le miracle, vous marchez dans l'explicable, vous vivez en pleine magie. Vous êtes nombreux qui ne daignez vous en apercevoir.

Une dame, regardant le malade dans le blanc des yeux, dit et répète à toute vitesse : « Le mal disparaît ! Le mal disparaît absolument ! Le mal a disparu ! » et voilà que vous criez à la supercherie. Vous êtes des petits malins, des esprits forts, des incrédules. Ce n'est pas vous qu'on attrapera...

Ouais !... Mais que demain la presse, qui est un admirable instrument de suggestion hypnotique, publie dans toutes ses éditions de chaque jour : « L'Allemagne veut nous attaquer ! L'Allemagne veut absolument nous attaquer ! », aussitôt vous serez prêts à accorder de nouveaux canons à M. Devèze. Que cette même presse répète régulièrement : « La France est pacifique... absolument pacifique ! », vous ne doutez point, malgré des budgets de guerre paroxystes, que le plus cher désir de la France soit de maintenir la paix.

Voyez cette sorte d'auto-suggestion collective qui a lancé tout un peuple dans les bras de Hitler, la puissance magique d'un Horace Finally qui soulève Paris parce qu'un gouvernement lui déplait, l'étonnant envoiement de tout un peuple par la Société Générale de Belgique.

Il n'est pas qu'aux individus, d'ailleurs, que ce don hypnotique soit imparti ; des objets, des mots possèdent le même don miraculeux. Ne courez fort loin pour en trouver des exemples, et méditez sur l'étrange et équivoque attraction que les casernes exercent sur M. Devèze, les monuments aux morts sur M. De Soete, le drapeau français sur M. d'Arsac, la pompe à essence sur M. Angerhausen et le tutu vapoureux sur M. Adolphe Max. Songez encore à l'explicable attraction qui précipite l'homme vers des métaux aussi vils que l'or et l'argent.

Je disais que certains mots exercent également un semblable magnétisme et je n'en veux pour preuve que l'état hypnotique dans lequel certains vocables plongent toujours nos contemporains. « Patrie », « gloire », « sol natal », « devoir sacré » sont de ces mots

qui ont le pouvoir de faire entrer nos concitoyens en transe.

Ah ! vous doutez de l'hypnotisme et de la suggestion ! Mais que demain batte un tambour, et vous verrez les hommes s'assembler, que flotte un drapeau et vous verrez les hommes le suivre, s'il le faut jusqu'à la mort.

Il est d'ailleurs probable qu'après quelque hésitation vous prendrez place dans leurs rangs, en dépit de votre esprit critique et de votre scepticisme hautement scientifique.

La dame de l'autre soir, à la Tribune, ne prétendait à rien d'autre qu'à convaincre quelques malades qu'ils étaient bien portants.

Y a-t-il des raisons pour lui accorder moins de crédit qu'à ceux qui entendent persuader des gens bien portants que leur seule ambition doit être de mourir ?

BUBULUS BUBB.

En marche vers le fascisme

Les projets de loi se suivent et se ressemblent, marquant toujours plus nettement la volonté du gouvernement d'établir en ce pays un véritable régime de despotisme. Si les projets préparés par P.-E. Janson le libéral — ironie des mots ! — sont acceptés, les droits essentiels que nous confère la Constitution seront foulés aux pieds.

Disons aussitôt que c'est le manque de réaction de la part de l'opinion publique et des partis politiques d'opposition qui encourage nos apprentis dictateurs à persévérer dans la voie où ils se sont engagés. On a annoncé des projets de loi sur le port des uniformes, contre la propagande antimilitariste, etc. Sous une forme hypocrite on a rétabli la censure. On a interdit aux fonctionnaires d'être membres de certaines associations politiques... Quelle a été la riposte des partis touchés par ces mesures ? Autant dire nulle. L'opposition une fois de plus se borna à émettre au Parlement un vote négatif, ce qui se limite exactement à la valeur d'une protestation sans importance, d'un geste platonique.

Aujourd'hui, le gouvernement complète sa série de mesures réactionnaires par un nouveau projet. Lisez plutôt ce communiqué de presse :

M. P.-E. Janson a déposé sur le bureau de la Chambre un projet relatif à la répression des entreprises séparatistes.

Le projet prévoit des sanctions pénales contre quiconque aura, par des discours tenus dans des réunions ou des lieux publics, soit par des écrits ou des emblèmes, des affiches exposés aux regards du public, vendus ou distribués, provoqué directement à attenter à l'intégrité du territoire.

Les peines prévues sont : 6 mois à 3 ans de prison ; 100 francs à 5.000 francs d'amende ; interdiction, pour cinq ans des droits énumérés à l'article 31 du Code pénal.

Un second projet relatif à la perte de la nationalité prévoit que les tribunaux pourront prononcer la déchéance de la qualité de Belge de toute personne qui, ayant obtenu cette qualité par faveur (naturalisation), aura participé à une action séparatiste quelconque.

On se demande après cela ce que deviennent les droits des minorités si souvent proclamés par ces messieurs et consignés dans le Traité de Versailles. On se demande encore — il est vrai qu'on ne se le demande même plus — ce que devient la Constitution.

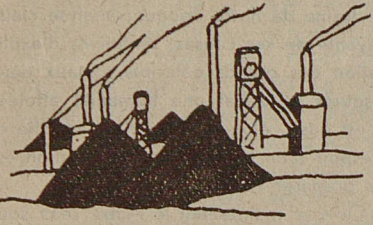
Nous l'avons dit, ici, à maintes reprises : c'est vers un fascisme d'autant plus dangereux qu'il est plus hypocrite, que l'on conduit ce pays.

Et devant l'apathie des partis d'opposition ne serait-on en droit de se demander s'il n'y a pas consentement tacite pour ne pas dire complicité ?

NOUVELLE

Le Vieux

par J.-L. Vandermaesen



L'homme vient d'assujettir le dernier bois d'étai. L'étaillage est maintenant terminé. Un coup d'œil pour s'assurer de son parfait alignement avec les autres boisages. Et puis, le bruit d'une benne qui dévale et dont le grondement va s'accroissant. Toute la galerie en est ébranlée. L'homme s'est effacé derrière un montant.

— Magnah, vi, crie le hiercheur. Et la benne passe comme une trombe à deux pouces de la poitrine du vieux. Benne et hiercheur sont loin déjà. « Vi » quitte son abri et s'accroupit pour manger.

Manger? En raison des difficultés éprouvées pour fixer un étaillage définitif là où la galerie menaçait de s'effondrer, il fut jusqu'ici tout entier à sa besogne. Maintenant qu'il peut jouer des vingt minutes d'arrêt prévues pour le repas, voici que mille pensées l'assaillent. Sans doute plus tristes les unes que les autres. Il en a l'appétit coupé. Le petit sachet de toile où le guignon de pain se trouve en fermé, vient d'être déposé dans le chapeau de cuir à même le sol. A côté du chapeau, la lampe. Sa lueur tremblotante projette sur la paroi l'ombre démesurée du vieux que la voûte casse en deux, l'ombre d'un homme qui s'est accroupi, les coudes sur les genoux, la tête entre les mains.

Ses mains? De grosses mains meurtries par le labeur qu'il effectue depuis soixante ans au fond de cette même géhenne où il descendait à huit ans; où son fils eut les os brisés...

La Direction lui avait signifié ce matin que désormais elle se passerait de ses services. A soixante-huit ans, et par ce temps de crise...

Pour sûr, le vieux avait bien mérité sa retraite. Mais là-bas, au coron, son salaire faisait vivre cinq orphelins, ses petits-enfants. Que deviendraient-ils?

Il avait voulu parlementer, mais en vain. Une délégation échoua pareillement. La décision était irrévocable. Et le personnel s'était engouffré, comme si de rien n'était. Lui, avait attendu, abruti, n'en pouvant croire ses yeux ni ses oreilles. Finalement, il était descendu, comme les autres.

Dira-t-on jamais quelles pensées peuvent surgir à l'esprit de celui qui souffre et dans son âme et dans sa chair?

— Le lâches, hurle-t-il. Et on ne sait si cette épithète s'adres-

se aux patrons plutôt qu'aux hommes.

Le vieux est redevenu silencieux! De grosses larmes doivent lui dégouliner sur les joues. Mais le lumignon aurait besoin d'être mouché. Si faible est sa lueur, qu'on dirait une braise oubliée dans un four éteint. Non, on ne peut pas dire que l'homme pleure. On n'y voit plus!

— Que croule la fosse! Qu'elle soit une ruine pour chacun!

Pauvre vieux! Dans sa douleur, il voudrait que le monde périt avec lui, parce que le monde l'abandonne.

Les vingt minutes se sont écoulées. Le hiercheur a repris sa benne. On entend son grondement, mais si loin, si loin: la benne est vide. Et le bruit rapproché, rapproché.

Soudain, plus rien. Puis, une trombe de poussières refluant vers le puits. Une détonation formidable. Une deuxième, puis, une troisième, plus formidable encore. Le grisou!

* *

Six heures du soir. Une foule angoissée stationne devant la grille d'entrée du charbonnage. Celle-ci, solidement verrouillée et qu'il garde un peloton de gen darmes. De temps à autre, une imprécation monte de la multitude.

— Les vaches! crie une femme échevelée. Ce n'est pas assez d'exploiter la sueur de nos hommes; c'est leurs os qu'il leur faut!

— Pauvres de nous! sanglote une vieille. Et son accent est si douloureux, qu'il semble résumer toutes les misères de l'humanité.

— Ça devait arriver, dit un vieux dont les mains et la face marquées d'innombrables traits bleus, révèlent un vétéran de la mine. Ça devait arriver à cette fosse qui n'a de communication avec aucun autre puits.

A vrai dire, on y travaillait au creusement d'un second puits. Même, c'est en minant pour les relier entre eux que la catastrophe s'était produite. Il s'ensuivit que le puits principal s'était en partie effondré: l'explosion ayant emporté les quelques mètres de roche qui le séparaient de la galerie de communication.

Et la foule attendait, stupide d'effarement, n'osant trop espérer, espérant quand même. Elle ignorait, cette foule, que toute tentative de descente avait échoué. La cage avait été remplacée par un simple cuffat dans lequel, seul, un homme pouvait tenir. Le directeur y avait pris place, était descendu. Mais il lui fut impossible de dépasser la profondeur d'une centaine de mètres: le cuffat ne

passait plus.

Au fond, ils étaient trois cents. L'explosion s'étant produite à l'étage supérieur, il était probable que les hommes n'avaient pas trop souffert des flammes. Mais le gaz qui envahit la mine après chaque coup de grisou n'est pas moins à craindre que le grisou lui-même. De plus, ils étaient murés dans leur puits.

Le souhait que, dans sa douleur, le vieux avait lancé comme un anathème, s'était-il donc réalisé?

Telle dût être sa première pensée en revenant à lui. Le déplacement d'air provoqué par la catastrophe l'avait projeté, la face contre le sol, à trois mètres de distance. Il s'était évanoui. Combien de temps dura cet évanouissement, il n'aurait su le dire. Ce qu'il savait, c'est que la galerie où il se trouvait, retentissait des cris de désespoir. D'autres mineurs, tous peut-être, étaient venus échouer là, après s'être rendu compte que toute issue était fermée.

La rancœur du vieux devait être loin. Sa pensée était ailleurs. Il se revit gamin, un jour qu'il était allé dans une vieille bacnure abandonnée. Ayant terminé, il avait voulu se rendre compte de ce que pouvait être cette bacnure où nul ne passait. Il l'avait parcourue. Un peu en deçà du front, le sol s'était affaissé. Une crevasse, large de deux pieds, y béait. Intrigué, il s'y était engagé.

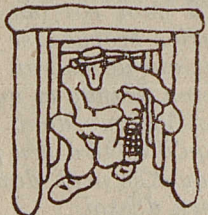
La bacnure en surplombait une autre à cet endroit. Un glissement de terrain les avait réunies. La bacnure inférieure, vieille de deux siècles peut-être, était en parfait état de conservation. Elle aboutissait à une galerie montante, laquelle accédait à un ancien puits isolé dans la campagne et que tout le monde avait oublié. Des échelles étaient fixées aux parois du puits. Elles n'étaient plus très solides, certes, mais en cas de nécessité, on pourrait peut-être remonter par là. Seulement, nul n'était au courant.

Le vieux savait, lui. Et parce qu'il était seul à savoir, il comprit que ce serait pour lui l'occasion unique, inespérée, de prouver qu'il pouvait être utile encore, en dépit de ses soixante-huit ans. Ce serait sa revanche.

On s'imaginerait l'émotion qui dut étreindre le cœur des malheureux quand il leur cria de sa voix la plus forte: « Du courage, camarades. Tout n'est pas perdu. Je vous conduirai, moi. Dussé-je crever en chemin... »

C'est ainsi qu'au moment où la grille d'entrée cédait sous la poussée formidable de la populace exaspérée par la douleur, on vit tout-à-coup surgir d'une sente perdue, l'armée lamentable et glorieuse des trois cents bougres qu'un vieillard ramenait au soleil.

J.-L. VANDERMAESEN.



Le châtiment de Dieu

La guerre nécessaire et rédemptrice

« Le Sang versé lave les péchés ».
(Exode XXIX 20/21.)

La guerre, selon d'éminents théologiens, est avant tout un châtiment de Dieu; il ne faut donc point l'empêcher et encore moins se révolter; mais voir en cela la vengeance du Divin contre l'orgueil des pécheurs.

« Personne de nous n'étant sans quelque faute, dit Mgr Lobbe Dey, évêque d'Arras, la peine subie peut être appelée un châtiment. Or, le châtiment est stérile, il ne sert qu'à torturer si la victime succombe avec la résignation passive de l'être sans raison; le châtiment se double d'une faute quand l'homme atteint par lui se révolte et blasphème la Providence qui le permet; mais le châtiment change de caractère et de nom pour devenir cette grande chose qu'on nomme: l'Expiation, quand la souffrance est chrétiennement supportée. »

La guerre est donc nécessaire, pensent certains croyants; elle a toujours existé et toujours elle existera.

La guerre est non seulement un châtiment, une chose nécessaire, mais est aussi rédemptrice, car comme l'écrivait un prêtre du diocèse de Meaux: « Oui, si cette guerre fait mourir les corps; elle est source de résurrection pour les âmes. »

Ce sont là des leit-motiv sur lesquels les autorités catholiques, écrivains penseurs et ecclésiastiques s'appuient pour prôner, justifier les guerres, la déclarer un devoir tout en lui décernant un brevet de sainteté. C'est l'écrivain catholique Joseph de Maistre qui a fait l'apologie la plus fervente de la guerre nécessaire lorsqu'il écrivit dans son livre du Pape: « Le sang humain doit forcément couler sans interruption sur le globe et la paix pour chaque nation, n'est qu'un répit, parce que Dieu se plaît à voir couler le sang de l'homme, ce sang répandu à flot étant une expiation et un moyen de purification. »

Il ajoutait: « On parle beaucoup de la guerre sans savoir qu'elle est nécessaire. »

Saint-Augustin dans *La Cité de Dieu*, s'est exprimé semblablement: « Dès qu'un peuple cesse d'être viril et d'aimer le sacrifice, dès qu'il entre dans l'ère de cette décadence et devient capable d'efféminer le reste du monde, ou quand encore, au milieu de sa prospérité et de sa grandeur, il se fait tyranique, opprime la conscience humaine et menace les libres destinées de la vérité sur terre,

Dieu prend entre ses mains un autre peuple et s'en fait une fronde pour frapper cette nation corrompue, altière et dangereuse. »

Aussi, l'abbé Paulié Giloteaux, reprenant cette idée que jamais la guerre ne pourra disparaître entièrement, trouvera et ne craindra pas d'affirmer que la paix est une impossibilité car elle est la conséquence du péché originel.

« La paix perpétuelle ne pourra exister que dans l'éternelle patrie: le Ciel. Peut-on bannir la guerre de ce monde? Inutile de se leurrer. La guerre existera toujours. Elle est une conséquence du péché originel, une résultante de l'état actuel de notre nature qu'on ne pourra jamais complètement modifier, à supposer encore que, grâce à une éducation constante de l'humanité, on arrive à l'améliorer. »

Quiconque essaie de lutter contre le fléau ne trouve point chez l'abbé Giloteaux une sympathie bien grande car on ne peut être guidé en cela que par des instincts vulgaires « avec le besoin d'infirmité et la soif du bonheur qui se trouvent au fond du cœur de l'homme, il n'est pas étonnant que les croyants dont l'horizon se limite à la vie terrestre regardent la guerre avec horreur et cherchent à la bannir de ce monde. »

Vouloir vivre est un péché aux yeux de ces fanatiques, défend sa vie contre les menées d'une camarilla serait de l'orgueil. Nous ignorons ce qu'est cette lumière de l'éternité et la paix pour nous est chose possible en ce monde, car le péché originel est aussi absurde que la guerre nécessaire.

Je comprends que pour tenir les foules dans la crainte afin de mieux fasciner et l'exploiter davantage, l'Eglise et ses représentants nous affirment que la guerre est un châtiment de Dieu. Voyez avec quelle suffisance le Cardinal Mercier s'exprimait dans sa lettre de Noël 1914:

« Ah! raison superbe, tu crovais pouvoir te passer de Dieu! Tu ricanais quand, par son Christ et par son Eglise, il prononçait les paroles graves de l'expiation et de la pénitence. Enivré de tes succès éphémères, homme frivole, repu d'or et de plaisirs, tu te suffisais insolument à toi-même! Et le vrai Dieu était relégué dans l'oubli, méconnu, blasphémé avec éclat, parfois par ceux que leur situation chargeait de donner à l'ordre et des assises. L'anar-

chie pénétrait les couches inférieures; les consciences droites se sentaient tentées de scandales. Jusqu'à quand, Seigneur, tolérerez-vous l'orgueil de l'iniquité? Ou êtes-vous, Maître, et donnez-vous finalement raison à l'impie qui proclame que vous vous désintéresserez de votre œuvre? »

« Un coupe de foudre, et voici tous les calculs humains bouleversés, l'Europe entière tremble sur un volcan. »

« La crainte du seigneur est le principe de la sagesse. »

« Les émotions se pressent dans les âmes, mais il en est une qui domine, c'est le sentiment que Dieu se révèle le Maître. »

« Les nations qui, les premières, ont donné l'assaut, et celles qui se défendent, se sentent également dans la main de celui sans qui rien ne se fait et rien n'aboutit. »

Ces cantiques belliqueux glorifiaient la guerre comme étant un châtiment de Dieu. Nous allons les retrouver dès le début de 1914, sur toutes les lèvres des prêtres, pas un sermon de l'époque qui n'y fasse allusion et lorsqu'on était fatigué de ressasser la complainte de châtiment, on entonnait celle de la guerre rédemptrice.

Dans le *Matin* du 16 août 1914, Mgr Baudrillart dit: « Je pense que ces événements sont fort heureux... Il y a quarante ans que je les attends... La France se refait et, selon moi, elle ne pouvait se refaire que par la guerre, qui purifie. »

Dans un sermon donné le 9 mai 1915 à l'Eglise de la Madeleine, le père Sertillanges s'écrit: « En partant de la tranche comme d'une grotte de Gethsemani, nous aboutirons au calvaire, là où le sacrifice humain s'accomplit, là où se prépare en monnaie glorieuse, notre rédemption. »

Mgr Gibier, archevêque de Versailles, dans un discours prononcé le 30 novembre 1914, disait: « Frères bien-aimés, tombés au champ d'honneur, votre mort est un enseignement qui corrige les erreurs de la France. La France qui ne voulait plus ni Dieu ni maître, vous lui apprenez comment on

très qui s'occupèrent des questions sociales avant K. Marx. »

L'auteur a-t-il tiré de son sujet tout ce qui était digne d'intérêt? N'a-t-il pas négligé l'opposition entre l'appauvrissement de son héros et les prébendes des sportulaires du régime, patriotes douteux, généraux conspirateurs, qui semblent sortis de la « Rabouilleuse » de Balzac, soldats de fortune qui promettent toute leur existence, comme Cruplants, une mentalité d'« ancien combattant » et de « Croix-de-feu »? M. Bologne a-t-il pris assez de soin dans sa réfutation des arguments utilisés par M. Van Kalken pour réduire à presque rien les souffrances de la classe ouvrière? Je ne suis pas sûr que l'on pourrait donner à M. Bologne un « satisfecit » sans réserve.

Mais il n'en est pas moins vrai qu'il a fait à un beau livre, solide et sobre à la fois; il n'en est pas moins vrai qu'il est le seul historien belge à utiliser ouvertement le matérialisme marxiste et qu'il le fait avec talent et sagacité.

S'il voulait se hausser davantage, prendre des sujets un peu plus vastes, améliorer, enfin, ses bibliographies, il s'imposerait à ses adversaires scientifiques eux-mêmes. C'est ce que nous devons lui souhaiter de tout cœur.

Marc RAMPION.

Louis de Potter, noble, athée et révolutionnaire

M. Maurice Bologne, on le sait, est l'auteur d'un curieux petit volume sur « L'insurrection prolétarienne de 1830 en Belgique ». Il y développe la thèse que, sous l'influence de la misère et du chômage causé par la révolution industrielle, le prolétariat belge s'est soulevé en 1830, a transposé l'agitation politique bourgeoise sur le plan social et a fait la révolution contre le gré de la bourgeoisie qui, dès lors, s'employa énergiquement à la confisquer. L'histoire officielle a partiellement rejeté cette thèse et a défendu celle de la révolution bourgeoise et de l'insurrection provoquée par des motifs culturels, raciques et idéalistes! On voit mal la raison de ce conflit, si ce n'est que M. Bologne est marxiste et que l'histoire officielle ne l'est pas. Car, enfin, a-t-on jamais vu révolution où la « canaille » ne se soulève pas? Ou les troubles n'éclatent pas en période de crise économique? Ou la bourgeoisie ne met point tout le monde d'accord en confisquant les fruits de l'émeute et en assurant sa domination?

Mais M. Bologne, qui aurait pu en rester là, s'est, au contraire, attaché à la personne d'un des chefs de la révolution, Louis de Potter, qui lui semble avoir entrevu une organisation vraiment prolétarienne de la société.

Il faut lire ce « Louis de Potter, Histoire d'un banni de l'histoire » (1), petit volume verveux et bien composé, que M. Bologne vient de publier.

Son héros, L. de Potter de Droogenwalle, est un petit hobereau bourgeois qui, pour son compte, fait une nuit du 4-Août fort radicale: il s'oppose à la création, par son père, d'un majorat dont l'existence aurait compensé pour lui-même la perte des fiefs familiaux à la suite de l'annexion de la Belgique par la République française; il abandonne la noblesse en des termes naïfs que nous devons cependant respecter parce qu'ils révèlent une âme courageuse et altruiste.

Mais il commence aussi sa révolution morale et philosophique d'une manière qui doit retenir notre attention. Car elle est très caractéristique du retard que marque toujours l'« intelligentia » belge au cours de son histoire.

de Potter recommande la lutte des philosophes et des encyclopédistes français contre l'Eglise, lutte qui, en France, était gagnée vers 1770. (Cfr. Daniel Mornet: « La Pensée française au XVIII^e siècle » et « Les Origines intellectuelles de la Révolution française ».)

de Potter conquiert ainsi une renom-

mée européenne et la demi-faveur de Guillaume d'Orange. Notre héros, en attaquant l'Eglise, ne fut pas seulement un imitateur de l'intellectualité française et des nobles révolutionnaires de 1789: ce fut, sur ce point, un réaliste qui sentait tout le prix d'une victoire sur l'Eglise, en cette Belgique qui avait fait la Révolution brabançonne pour remettre ses prêtres et ses abbés à la place d'où Joseph II entendait les déloger, en cette Belgique où les paysans ne comprenaient pas qu'on pût souhaiter l'abolition de la dime. (Cfr. Suzanne Tassier: « Les démocrates belges de 1789 » et « Histoire de la Belgique sous l'occupation française en 1792 et 1793 ».)

de Potter, qu'appréciait Stendhal, ne s'est guère mêlé à la vie belge jusqu'à la veille de la révolution. Il voyageait, vivait en Italie, séjournait en France.

Mais de la polémique religieuse, par une déviation logique, cet intellectuel raffiné et altruiste passe à la polémique politique, défend la liberté de la presse et, après avoir fait de la prison, il est banni. La révolution de 1830 le rappelle.

Va-t-il jouer un grand rôle, lui qui est devenu l'idole du peuple, qui est républicain et qui, vraiment, a le sens de l'évolution historique, qui dit expressément « que la révolution ne peut tourner au profit du peuple (qui l'a faite) qu'après

(1) Editions Biblio-Liège, 26, place St-Lambert, Liège.

donne sa vie à Dieu, qui en dispose, et aux chefs qui la demandent. La France ne savait plus que mourir, vous lui apprenez à souffrir. La France se déchirait dans la discorde; vous lui apprenez la réconciliation par l'héroïsme pratiqué en commun.

» Frères bien-aimés tombés au champ d'honneur, votre mort est une expiation qui rachète les péchés de la France. »

Et le même, dans un sermon, le 2 novembre 1915, ajoute : « Nos morts de la guerre! Ils sont là sous nos yeux, comme une moisson fraîchement coupée dans laquelle se confondent les tiges encore verdoyantes et les épis déjà mûrs, le nombre, l'élite, la jeunesse, sont précipités dans un fleuve de sang qui nous inonde. Disons mieux, dans un fleuve d'héroïsme et de gloire, qui nous régénère et nous sauve. »

Mais ce monseigneur est vraiment prodigue. Les morts le mettent en verve et son lyrisme coule et déborde :

« Beaucoup de nos morts se sont immolés pour la patrie, en union voulue et réfléchie avec le divin rédempteur, s'immolant pour le salut du monde... Voilà nos rédempteurs. Par eux, ont été expiées nos erreurs et nos fautes; par eux, sur la balance de la justice éternelle, le plateau qui porte les mérites est devenu plus lourd que le plateau qui porte les péchés. Par eux, nous avons été réhabilités non seulement devant les hommes mais devant Dieu. »

Hypocrite et tartuffe. Comme il est doux de jouer avec la vie des hommes, lorsque bien repu, on se pavane dans les chaires de vérité, poussant le cynisme jusqu'à vouloir parler au nom de ce prétendu Christ humain et fraternel. Et comme étaient

vrais ces poèmes de Marc de Larreguy de Civrieux lorsqu'il disait dans la *Muse de Sang* : « Taisez-vous... Prenez garde à eux... Laissez-les seuls, Roulés dans leurs toiles de tentes... »

Ou bien craignez, craignez que les morts ne vous hantent

D'hallucinants remords et de folle épouvante

Si vous touchez à leurs lin-cueils. »

Voici l'évêque de Bayonne Mgr. Gieure : « L'âme des parents et l'âme des enfants rendent le même sang héroïque et chrétien. Leur sang versé à profusion aura rendu, à notre pays, un autre service que les générations futures raconteront. Ils ont expié et payé les vieilles dettes nationales. L'épreuve purifiée. Elle répare et efface. Elle sauve. »

Guerre rédemptrice, guerre nécessaire; châtement de l'Eternel, berceuses ecclésiastiques modulées du haut des chaires dites de vérité par les serviteurs de l'Eglise à la gloire éternelle du divin maître.

« Un jeu des lois de la guerre nous rend l'âme d'une nation qui se bat pour vivre. Il prescrit comme la première condition du salut le retour au principe d'autorité. C'est dans cette direction que la France peut reconstruire la mystique de la guerre et utiliser les forces extraordinaires qu'elle met à sa disposition... » écrit Dom Besse dans l'Univers. Et de conclure...

« La Bataille est un facteur de l'ordre. Quand nous voulons glorifier Dieu, nous l'apprenons Dieu des batailles... »

« Voilà pourquoi Dieu a rendu la bataille et la guerre inévitables, et voilà pourquoi le peuple qui ne sait pas les apprécier est voué à la disparition. »

Thuriféraires des divinités sanguinaires, vos voix hypocrites blasphèment la vie. Et voici pour clore ce chapitre, la parole de Benoît XV au consistoire en l'an 1915 : « Dieu permet que les nations qui avaient placé toutes leurs pensées dans les choses de cette terre se purifient les unes les autres, par le carnage mutuel, du mépris et de la négligence avec lesquels, elles l'ont traité. »

Et le 25 janvier de la même année, le Cardinal Mercier recevait des évêques de la province de Lyon, une lettre dont j'extrait ce passage : « La Belgique est vaincue, mais elle revivra. Dieu qui est en train de brayer l'Europe pour la remanier, ne frappe la Belgique que pour la guérir. »

Hem DAY.

Grandeur et faiblesse du poète

Les clairs de lune se sont éteints sous le halo des villes électriques. L'avion et le klaxon, le phono portatif ont épuisé le rossignol dans les bois envahis de nudistes et de campeurs bruyants. Dans les champs, le soleil se couche sur un horizon de batteuses, de tracteurs, et le geste auguste du sèmeur se fait désormais sans fatigue — à la machine. Le fameux « grenier » où l'on est « si bien à vingt ans » possède le confort moderne et ce sont des bourgeois qui l'habitent. Les amoureux se serrent la main, consultent la page sportive au lieu de marguerites, discutent affaires, autos, performances. Quant au dernier poète élégiaque, incurablement élégiaque, il s'est tout bonnement suicidé en écoutant la T.S.F. Tant pis pour lui.

Il nous reste les autres. Ceux qui voient dans la vie autre chose que fleurs bleues, frisson d'eau et qui ont définitivement « tordu le cou à l'éloquence ». Ceux-là ne prétendent pas que la beauté d'un paysage (à laquelle ils sont sensibles), les drames du cœur, dont ils ne nient pas l'importance puisque, au même titre que tous les hommes, ils en souffrent) sont des limites qu'on ne doit point dépasser si l'on veut être digne du nom de poète. Au contraire, ils estiment que c'est singulièrement les restreindre que de leur demander d'écouter une romance alors qu'en eux retentit la symphonie du monde.

Ce monde d'aujourd'hui, pour s'être prodigieusement transformé, recréé pourrait-on dire, sur le cadavre d'hier, n'en porte pas moins la marque d'une attirante beauté. Tout ce que nos pères chérissaient, tout ce qui constituait pour eux la seule forme de vie désirable parce que c'était LEUR vie, avec ses objets familiers, ses manières d'être et de penser, tout cela est à jamais disparu. Sur ces ruines, de nouvelles formes d'existence ont surgi, de nouveaux idéaux, d'autres sentiments, une nouvelle face des choses. Rien n'est semblable à hier. Tout annonce l'avenir, un avenir bouleversant de magnifiques possibilités, pour peu que les hommes le veuillent, mais aussi de perspectives tragiques. Et ce phénomène qui ne laisse pas d'être inquiétant par certains côtés, n'en est pas moins passionnant jusque dans ses laideurs, et bien fait pour être célébré par la voix des artistes, des romanciers et des poètes.

Notre époque porte en elle un lyrisme particulier qu'il est donné à quelques-uns seulement d'appréhender et de traduire. Pour cette tâche les poètes sont en premier lieu désignés. Placés par leur nature aux carrefours des idées, aux échos des événements et au cœur même de l'homme sensible, ils n'ont qu'à se laisser porter par la vie pour nous aider à saisir, au delà des réalités quotidiennes, les forces latentes qui colorent le siècle.

Mais cette faculté suppose plus que jamais un regard clair, un esprit net. Notre époque ne se livre qu'à ceux qui ne craignent pas de l'aborder de front, dans son ensemble comme dans ses aspects les plus humbles.

Il en est qui n'ont pas eu ce courage ou cette force. Arrêtés en cours de route malgré de beaux départs, ils se sont commodément fixés sur le côté le plus facile, le moins humain, le côté pittoresque et spectaculaire qui demande pour être traduit beaucoup de virtuosité, certes, mais assurément aucun effort d'âme. Or, c'est précisément cet effort qui fait le poète, qui lui permet d'éviter les embûches de la vision superficielle pour atteindre au cœur même des êtres et des choses. Le pathétique sans quoi il n'est point de poésie.

Et ce pathétique aujourd'hui est partout. Il est la marque de notre époque. Il nous entoure, nous baigne, nous traque. La joie est émouvante et la Beauté. La machine même, par sa perfection et ses possibilités infinies, requiert notre admiration anxieuse qui touche au plus profond des préoccupations humaines. A plus forte raison les hommes qui l'ont construite et la mènent. Car en définitive, c'est vers les hommes que tout doit converger. Non pas seulement considérés comme des êtres de chair, mais aussi en tant que forces vivantes, levain dans la pâte de l'Histoire.

Certains poètes ont été, à de certains moments, les grandes voix fraternelles qui ont fait entendre au monde, à travers leurs propres douleurs, la douleur des hommes. Ils incarnaient toute la révolte de leur époque, cette révolte qu'ils pouvaient seuls appréhender en raison précisément de leur qualité de poète. Aujourd'hui, les conditions ont changé. La révolte ne se réfugie plus chez quelques âmes d'élite. Elle a quitté l'individu élu pour devenir collective et populaire. Elle se situe désormais dans cette classe d'hommes longtemps méprisés, encore esclaves, qui a pour tâche de sauver l'avenir. Elle a dépouillé tout verbalisme romantique. Elle est devenue consciente, volontaire.

Cela étant, le poète d'aujourd'hui, désireux d'exprimer la complexe beauté et le tragique contemporains, peut-il se contenter de ces confessions émouvantes d'autrefois par lesquelles s'épanchait une âme et grâce à quoi nous était perceptible la voix des hommes obscurs et malheureux? Nous ne le croyons pas. La vie actuelle demande pour être chantée, outre de puissants moyens, un renouvellement total des formes expressives et des sources d'inspiration. En bien des cas encore, celles-ci restent ce qu'elles furent alors que le monde allait son petit train placide, que la bourgeoisie prospérait et que le prolétariat se cherchait au milieu

des ateliers étroits et des idéologies confuses.

Maintenant la T. S. F. met Moscou et New-York à votre porte. L'avion supprime les frontières, efface les distances d'un coup d'aile. Avec le cinéma vous voyagez dans un fauteuil. Il n'y a plus de pays inconnus. Maintenant la crise fait rage. La puissance capitaliste longtemps orgueilleuse vacille sur ses bases devenues d'argile. Maintenant, dans les usines standardisées, le travail à la chaîne enchaîne mais réunit des millions d'ouvriers qui forment une même pensée, un même cœur et un même poing dressé. Maintenant Lénine a lancé du Kremlin son fameux cri de guerre contre lequel la bourgeoisie s'oppose par ses Hitler et ses Mussolini. Maintenant un monde s'en va, un autre se lève.

Les plus doués d'entre les poètes ont senti ce formidable bouleversement. Ils se sont appliqués à rajeunir la vieille lyre devenue caduque dans l'espoir d'en tirer des accents nouveaux. Effort louable. A la grande stupeur de beaucoup, il s'avéra insuffisant. L'outil était là, tout neuf, prêt à servir, mais la matière restait la même. Et nous eûmes sur des airs nouveaux les éternelles chansons.

Certes, un grand pas était accompli, mais il était autrement difficile, et pour certains très douloureux, d'accomplir le second, le pas définitif. Tant qu'il s'était agi de modifications formelles, de jeu, somme toute, où les mots seuls constituaient les éléments, chacun se mit de la partie. Mais ce fut une autre affaire quand il fallut payer de sa personne pour animer les formes ainsi créées et leur faire rendre ce qu'on était en droit d'en attendre. Il n'était plus alors question de mots, mais de matière vivante. L'erreur fut de croire qu'il suffisait de s'exprimer différemment pour, du même coup, renouveler le fond. Le monde avait changé, les forces sociales, les idéaux, le moule poétique. Le pathétique humain s'était déplacé ainsi que les motifs d'inspiration et seul le poète demeurerait, imperturbablement pareil à lui-même. Tout le drame était là. Il demeure entier pour beaucoup.

Combien sont-ils ceux qui ont eu assez de courage pour aller jusqu'au bout de leur expérience? Combien sont-ils ceux qui, opérant en eux les transformations nécessaires, ont accordé leur lyre au rythme de l'époque? Peu nombreux, certes, mais de qualité. En écrivant cela nous pensons à certains : Tristan Rémy, Charles Plisnier, A. C. Ayguesparse. Trois poètes, trois hommes, et révolutionnaires parce qu'aujourd'hui la poésie c'est, par définition pourrait-on dire, la Révolution.

A. C. Ayguesparse nous apporte indirectement, en un livre qui vient de paraître aux éditions Labor : « Magie du Capitalisme », la confirmation de ce que nous disons, à savoir qu'il n'est point de

poésie sans révolte et que celle-ci ne saurait s'expliquer sans une connaissance précise des phénomènes contemporains.

Si nous sommes amenés à citer cet ouvrage, c'est qu'il est une manière d'exemple, une illustration de ce que peut être le poète moderne, et A. C. Ayguesparse un de ceux, authentiques, qui ont délibérément abandonné les chemins battus pour aller, là où elle se trouve, chercher la poésie. Un tel livre donne à son œuvre son plein sens, à notre article sa conclusion. Méditation pathétique sur le drame de notre époque; analyse claire, voyante de ses causes; tentatives d'explication des grands courants sociaux dans lesquels se débat une humanité affolée. C'est aussi, éloquent, le cri de révolte et d'espoir d'un homme dont la fonction est de préparer l'avenir.

Ouvrez maintenant « Aube sans souvenirs », ce poème aux fulgurantes images. Vous y trouverez, sous une forme différente mais non moins parfaite, les mêmes pensées, les mêmes accents, les mêmes fraternelles préoccupations, le même émouvant appel. Les deux livres ont une source commune d'inspiration bien que se situant sur des plans différents. Ils sont inséparables et se complètent mutuellement. Si l'un explique la profonde résonance poétique de l'autre, celui-ci trouve sa justification dans la logique implacable du premier. De la vision directe et nue du monde naît la révolte, et de la révolte les poèmes. Par là l'harmonie est rétablie.

En portant sur le siècle un regard à la fois lucide et convaincu, Ayguesparse a résolu, pour sa part, le dilemme où s'épuisent ses semblables. C'est sa force. Et ce fut l'origine d'une œuvre de qualité. Puisse-t-il inspirer ceux qui n'ont pas encore trouvé la seule voie de salut.

Pierre AUTRY.

LES REVUES

Cahiers du Sud (mai).

Un très beau poème de Pierre-Jean Joue : « Pieta » :

Une ombre fraternelle tu le tiens. [main Mourante au dernier bord de la folie hui Tu le tiens pour le voir encor quels

[amoncelements

D'horreur sacrée autour de ta faiblesse

O mémoire [amoureuement

De combien tu étais nue

De combien tu étais nue [corps

Et du corps qui fit son corps et l'âme du

Quand les noirs feux séparent l'orage sur

[ton front...

Un texte de Michel Leires : « Grande fuite de neige ». Les chroniques de Jean Audard, L.-G. Cros, R. Brielle, J. Bousquet, R. Nelli, etc.

Documents 34.

Après un long silence, « Documents 34 » annonce sa réapparition prochaine en cahiers trimestriels de 80-90 pages. Le premier sera consacré au surréalisme en 1934.

Le comité de rédaction ayant été dissous, la revue paraîtra sous la seule responsabilité de Stéphane Cordier, directeur de « Documents 33-34 ».

fidèles, ignorants encore de leur force.

Là, peut-être, paraît un des points les plus sensibles de l'histoire, le temps où se formaient les Adler d'une part et de l'autre, les Prinkip.

Grand livre. Livre total. Composition sévère; Vaste vue du monde, incomparable sens des climats; puissance d'une analyse qui déchaine l'être jusqu'à l'âme. Livre d'une lucidité intolérable et d'une cruauté pathétique.

XXX

Ce n'est point à ce rang qu'il faut placer Un jour très calme de M. Antonio Aniante.

Ce n'est point un roman, à dire vrai, que ce livre, mais bien plutôt un poème et des plus subtils.

Dès les premières lignes, on subit le coup d'archet de l'enchantement. La symphonie une fois commencée ne fléchit plus, ou si rarement et pour si peu de temps, que le charme ne vous abandonne plus.

J'avoue que cet élogisme lyrique de la pauvreté ne va pas toujours sans irriter et je crains qu'il n'y ait là une exploitation esthétique un peu superficielle d'un mal qui git bien au-dessous des apparences, des haillons pittoresques et des prestiges de l'argot.

Mais la richesse des images, des lumières; l'ingéniosité des paradoxes; le mouvement d'une langue extraordinairement souple, imposent aux sens sinon à l'esprit, cette œuvre d'un homme plein de dons.

On peut attendre beaucoup de l'écrivain qui a pu sans faiblir, matérialiser de tels rêves.

Charles PLISNIEP.

Maison du livre belge

12, RUE DES COLONIES, 12, BRUXELLES
Téléphone 12.46.58 — C.C.P. 1083.92

LISEZ

Magie du Capitalisme

par A.-C. AYGUESPARSE

Aux EDITIONS LABOR
12, rue des Colonies
B r u x e l l e s

10 francs

Les idées et les livres

Charles MORGAN. — *Fontaine*, traduit de l'anglais par Mme Germaine Delamain (Stock).

Joseph ROTH. — *La Marche de Radetsky*, traduit de l'allemand par Mme Blanche Gidon (Plon).

Antonio ANIANTE. — *Un jour très calme*, traduit de l'italien par M. Paul Henri Michel (Stock).

Il n'est pas sans intérêt pour la critique, de connaître l'opinion de ses lecteurs et de confronter leurs jugements avec le sien. Cela lui donne au moins l'illusion qu'il a accompli sa tâche, laquelle n'est point, à mon sens, de résumer un livre pour dispenser les gens pressés de le lire, mais au contraire, pour peu qu'il en vaille la peine et qu'il s'y trouve quelque chose à prendre, de le faire lire et de le faire aimer. Cela lui fait entrevoir aussi en quoi peut-être il pèche, par trop de cruauté ou par trop de bienveillance.

Ce n'est point la cruauté dont on me fait grief, je crois. Et je m'en réjouis. Rien ne me paraît plus éloigné du critique que ces professeurs « Tant Pis » qui, soucieux surtout, semble-t-il de déprécier les livres, les passent aux rayons X, en marquant au crayon rouge ce qu'ils nomment leurs fautes et donnent leurs louanges comme des bons points. Si on aperçoit très bien ce qu'ils gagnent à cette manière de faire, — car le public ne peut manquer de leur supposer une profonde connaissance de ces techniques, de cette langue dont ils se font les champions, — on voit mieux encore ce que les auteurs y perdent et surtout le public. Ces radiographies d'un être vivant, si elles accusent l'excès de l'ossature ou ses

défauts, ne rendent compte en rien de ce qui fait leur valeur véritable, leur véritable essence, leur mouvement et leur rayonnement.

Je serais heureux qu'on m'attribuât le défaut opposé. Je voudrais toutefois que l'on ne s'y trompât point. Et c'est l'objet de ce préambule un peu long. Si cette chronique est très souvent élogieuse, qu'on veuille bien noter que je parle ici de bien peu de livres : quatre-vingts, cent peut-être par an. Si l'on songe que parmi ces livres, il s'en trouve venus de l'étranger, on comprendra qu'ils constituent une sorte de sélection. Je néglige volontairement dans cette chronique, la vaste production courante, le roman du monsieur bien intentionné, pour ne parler que d'œuvres qui, à des titres divers, méritent d'attirer l'attention.

Ceci dit, on s'étonnera moins si j'avance qu'à mon sens, deux au moins des livres que je signale aujourd'hui, me paraissent d'authentiques chefs-d'œuvre. Je nomme Fontaine de M. Charles Morgan, et La Marche de Radetsky, de M. Joseph Roth.

Dans une préface solide et très subtile, M. René Laloux nomme M. Charles Morgan : un romancier platonicien. Rien ne me paraît pouvoir mieux que cette formule, définir l'écrivain

qui semble, à travers tous ses livres, obséder le combat du corps et de l'âme, ou bien plutôt, les conditions de leur mystique alliance.

Il semble que M. Charles Morgan ne se satisfasse jamais de conter de simples histoires, si profondément qu'elles lui permettraient d'aller dans l'âme de ses sujets. Les êtres humains ne l'intéressent que dans la mesure où ils incarnent quelque grand problème, de ceux mêmes que se posent les hommes depuis qu'il en existe de pensants.

Quel haut sujet que celui du Portrait dans un Miroir, ce drame qui montre dans l'amour, la recherche de la sainteté! Quel haut sujet encore que Fontaine!

Oh! Comme tous les drames éternels, neuf seulement en apparence! Et quelque esprit malin, à voir l'amour d'Alison pour Julie, la passion de Julie pour Alison, l'intelligence humaine de Narwitz qui s'en va mourir, laissant celle qui fut son épouse, aux soins de son amant, nommera Tristan, Yseult et le Roi des Cornouailles.

Et à y regarder assez loin, c'est bien le vieux mythe de Tristan, revêtu, repensé par quelque un qui a respiré la pensée de Platon, de Ruysbroeck l'Admirable et d'Emerson, qui a aimé St-Jean de la Croix et Novalis.

Mais c'est plus encore. Ces états de sentiments d'impulsions qui sont dans le roman du moyen-âge, frustes et tout instinctifs, c'est leur prise de conscience qu'on voit se faire dans Fontaine. Ce Roi Marc d'aujourd'hui aperçoit bien, et dans son esprit mieux que dans son cœur, le sens de cet amour où il se trouve pris tout entier, lui

comme l'épouse, lui comme l'amant, cette aspiration à « l'impossible partage de soi-même, à quoi parfois l'on voit M. Charles Morgan se complaire : fait qui accuserait une jeunesse plus grande et qui étonne dans un homme dont tout fait croire qu'il a été à peu près aussi loin qu'il se peut, dans la connaissance de soi.

Si je dis que l'ordonnance de ce livre, tranquille et mesurée, fait penser aux meilleures architectures du classicisme littéraire anglais; que sa forme, traduite en langue française par Mme Germaine Delamain, fait douter que l'anglais lui convienne mieux, j'aurai insuffisamment encore rendu compte de la valeur d'un livre qui se situe parmi les plus purs et les plus grands.

XXX

On pourrait difficilement concevoir une œuvre plus différente de Fontaine, que La Marche de Radetsky de M. Joseph Roth.

Si Fontaine montrait des âmes déçantes, avides de se surpasser elles-mêmes, ce sont des cœurs bien misérables et bien charnels, que nous présente La Marche de Radetsky. Mais M. Roth va aussi loin dans cette misère que M. Morgan atteint dans la sainteté.

Rien de plus décevant, de plus déprimant, de plus cruel que cette vie de Charles-Joseph von Trotta von Sipolje, lieutenant de l'armée autrichienne. Pour trouver un tel sentiment de débâcle sans rémission, de désolation intérieure, il faut remonter aux meilleurs livres de Tchétchédrine, au Dostoïevsky de la Maison des Morts; plus près de nous invoquer Hermann Ungar ou Ferdinand Céline.

Arrière petit-fils de paysans, petit-fils du Capitaine Trotta, « le héros de Solférino », anobli par l'Empereur, fils du Baron François von Trotta von Sipolje, Préfet de M... en Moravie, Charles-Joseph voit se défaire en lui la force de ses ancêtres et leur foi.

D'autres sont eux-mêmes et vivent. Lui, il est, dès avant sa naissance, le rejeton du « Héros de Solférino ». Cette fatalité pèse sur lui et l'écrase.

Toute sa vie, il sentira sur sa nuque la faveur de l'Empereur. Mais elle le condamne plus qu'elle ne l'aide. Il semble que le destin mette des morts sur sa route, qu'il porte mort comme d'autres portent chance. Elle meurt, sa première maîtresse, Mme Slamd, jeune, sensible et trouble; son premier ami, le major Max Demant, meurt aussi; ses compagnons, fléchissent et meurent; trahissent et meurent. Inconscient à la fois et pressentant qu'il exécute un ordre impie, il fait tirer ses soldats sur des hommes en grève. Il sombre dans l'alcool. Et toutes ses pensées ont le goût de l'alcool et de la mort.

Symbole, sans doute, que ce petit lieutenant ensanglanté et dévoré, inquiet et obéissant. Derrière lui, comme en une fresque gigantesque, la Double Monarchie, clé de voûte de l'Europe et de l'Asie, se défait avec son triste Habsbourg, espèce d'Atride vieilli, aux prises avec une fatalité démesurément grande pour lui.

Les hommes d'Ancien Régime : le Préfet Trotta qui veut continuer à croire, le sceptique Chojnicki, qui sent que tout est fini et joue les Cassandre de salon, et tous ces officiers et tous ces pauvres paysans serviles et

Le grand conflit de la défense nationale

(Suite de la 1^{re} page)

Mais ceux qu'il faut bien prendre au sérieux, si peu séduisant que cela paraisse, ce sont le roi, le général Nuyten et le sieur de Broqueville qui font réellement la politique dans le domaine qui nous occupe, qui par la barrière qu'ils opposent aux menées ridicules des Devèze et des journaux truqués ou déficients nous sont, par un singulier hasard, des alliés momentanés et qui, enfin, dans le cadre qui est le leur, agissent avec intelligence.

Ce sont des choses qu'il faut dire, dit-il nous en coûtent.

Dans le cadre qui est le leur, ai-je écrit, et je le souligne, parce que c'est cela précisément qui nous sépare d'eux. Le cadre qui est le leur n'est point le nôtre. Nous ne pourrions jamais souscrire à une politique réactionnaire et de conservateurs. Nous sommes résolument attachés à une politique de justice sociale, vivante et saine. Mais cela nous l'avons dit mille fois et ce n'est point l'objet de cet article.

Pour en revenir plus précisément à la défense nationale, disons maintenant que si les vues du roi et de l'état-major, tout en étant moins insupportables que celles du ministre équestre, ne sont pourtant pas les nôtres, c'est parce que ce sont des demi-mesures indignes de pacifistes convaincus.

Si la Belgique veut agir en pacifiste résolue, ce n'est pas la part du feu qu'il faut faire, mais aller bien au-delà. Et pour cela il n'est pas diverses méthodes, il n'en est qu'une en divers points :

- 1^o Renoncer ouvertement et publiquement à toute alliance militaire avec d'autres pays;
- 2^o Liquider honnêtement et franchement la question d'Eupen-Malmédy par un plébiscite qui soit incontestable;
- 3^o Désarmer totalement;
- 4^o Revenir à la neutralité.

Alors, alors seulement, notre pays pourra se dresser, face au monde et aux honnêtes gens, et dire : voyez nos intentions, elles sont pures; voyez notre sol, il n'est point hérissé d'engins de mort; voyez notre jeunesse, elle n'aspire qu'à la paix.

Et si vient la guerre entre la France et l'Allemagne, c'est d'un cœur désolé mais tranquille que nous pourrions nous en détourner.

On dira : mais en ce cas la Belgique plus sûrement encore sera la proie des guerriers. Et pourquoi? Voyez la Danemark, il est désarmé aussi et tout exposé qu'il soit, on ne le menace point. Et en 70, la neutralité de la Belgique n'a-t-elle point joué? C'est un tort de faire commencer l'Histoire toujours en 1914. La guerre de 70 fut différente de celle de 70 et la prochaine sera tout autre que celle de 14.

Au surplus la prochaine guerre sera une guerre surtout aérienne et, si l'on est bien informé, c'est dans le domaine de l'aviation particulièrement et tout ce qui s'y rattache que l'Allemagne en ce moment porte tout son effort. Or, dans ce domaine-là précisément, nous ne sommes nulle part et même si loin de tout, avec des appareils si parfaitement inadéquats, que l'on vient d'interdire aux pilotes de chez nous de se livrer encore au moindre exercice d'entraînement périlleux! (Ce que nous avions prédit, il y a deux ou trois ans, quand nous avons dénoncé la mauvaise qualité des avions commandés en grand nombre et à gros prix par le ministre de l'époque, un certain M. Dens.)

C'est d'ailleurs le fait qu'il s'agira d'une guerre aérienne qui permettra à la Belgique d'y échapper, si elle se comporte dans un parfait esprit de neutralité. Parce qu'en ce cas, les avions guerriers survoleront bien notre sol, mais réserveront pour ailleurs leur dangereux chargement.

Cette neutralité, par surcroît, dont on reparle aujourd'hui, peu sympathique à M. Devèze, aux anciens combattants et aux patriotes, parce qu'elle est moins glorieuse apparemment pour une nation que le fait d'avoir une armée puissante et clinique, cette neutralité qu'on

s'étonne de ne pas voir réclamer avec éclat par tous les politiciens soi-disant pacifistes, cette neutralité raisonnable, il faut bien signaler ici qu'elle trouve soudain un éminent défenseur dans la personne du Vicomte Pouillet, ancien ministre et depuis peu leader des droites (où il vient de succéder à M. Renkin décidément mis au rancart).

La presse, encore une fois, celle qui prétend dire la politique qu'on fait, mais dit celle que ses tenanciers voudraient qu'on fit, la presse vous a peu parlé de cette déclaration sensationnelle faite par M. Pouillet se prononçant pour le retour à la neutralité. Et le curieux de cette déclaration, c'est que M. Pouillet ne l'a point faite au parlement ni dans des cercles politiques; non, passant résolument dessus la tête de ses pairs qui ne peuvent plus comprendre, sautant deux générations déjà perdues pour l'avenir, il s'est adressé à la jeunesse catholique et estudiantine de Louvain. C'est l'Avant-Garde, le quotidien fort attentif et fort bien fait des universitaires de Louvain qui a recueilli en la matière cette opinion autorisée.

La politique de neutralité est la bonne, mais elle n'est valable que si l'on désarme. Or on ne désarme pas. C'est pourquoi nous voici, tout comme devant, en révolte contre un gouvernement néfaste qui, par peur de la guerre militaire, provoquera quelque jour une joyeuse guerre civile.

Vienne ce jour et y périssent tous les mauvais bergers. Ils seront nombreux : nombreux à droite, nombreux à gauche.

Pierre FONTAINE.

Initiative mal récompensée

Il se produisit au cours de la manifestation du 1^{er} mai à Bruxelles, un incident assez caractéristique. A la fin du cortège et précédés de leurs drapeaux rouges, barrés de trois flèches blanches, s'avancèrent, en rangs serrés, quelques sections de la Ligue Anti-guerre. Quatre hommes portaient une immense croix à laquelle étaient pendus deux mannequins : évocation des événements d'Autriche... Sur la croix même étaient inscrits les noms de quelques victimes : Walisch, Munchreiter et le nom du bourreau : Dollfuss.

Dès que cette effigie significative apparut sur le grand boulevard, ce fut un bel émoi parmi les officiers de police. Un commissaire se précipita au téléphone et revint avec une sorte de compromis.

La croix et les pendus pourraient traverser la ville à condition qu'on effaçât le nom de Dollfuss.

Lors, ce fut un beau concert de protestations venant non seulement de la part des hommes de la Ligue mais encore de la foule assemblée nombreuse à cet endroit. Après une palabre assez animée quel'un consentit à barrer d'un trait à la craie le mot Dollfuss. Ce qui n'attira que mieux l'attention des spectateurs.

D'autant mieux que, dès lors, les quelques centaines de ligues et la foule qui les suivait marchèrent en scandant sur l'air des « lampions » : « Dollfuss l'assassin ! » Ce qui compléta fort heureusement l'initiative prise par la police de M. Max.

Mieux vaut tard...

On lit dans la presse :

Le colonel Six, aide de camp du roi Léopold III et commandant le régiment des grenadiers, est promu au grade de commandeur de la Légion d'honneur, pour sa belle conduite pendant la guerre.

Cette décision spontanée a été prise le 8 mai 1934. Nous espérons qu'il s'agit de la guerre de 14 et non de 70.

LE THÉÂTRE

Aux GALERIES : Le Théâtre de Palestine « Ohel ». — Au PALAIS DES BEAUX-ARTS : « Monsieur de Pourceaugnac ». — Au PALAIS D'ÉTÉ : Variétés.

Je pourrais, comme mes distingués confrères, vous parler longuement de l'histoire de ce théâtre juif « Ohel », de son évolution, de ses tendances et de son répertoire. Je n'aurais pour cela qu'à relire attentivement le programme et à reproduire, en les modifiant quelque peu, les passages essentiels. A la vérité, j'avoue ne pas comprendre l'hébreu et, par là même, être en état d'infériorité vis-à-vis de certains de mes confrères bruxellois qui n'ont pas hésité à écrire qu'ils avaient éprouvé, à l'audition des différentes pièces juives, « l'une des plus grandes et des plus intenses émotions d'art de cette année ».

Je dirai donc que ce théâtre, dont l'ESSENTIEL m'échappe (à savoir LE TEXTE — qui, tout de même, a son importance), est cependant intéressant à plus d'un titre. Et, tout d'abord, la troupe qui le compose offre un bel exemple d'homogénéité, de cohésion, d'unité. Quelle joie, si rare au théâtre : il n'y a pas de petit monsieur ou de vieille coquette qui se pousse en avant et accapare tous les yeux des projecteurs. Et puis, quels éclairages ! quels beaux mouvements de foules ! quelle vie prodigieusement vivante ! Tout concourt à l'unité : les décors, les costumes, le maquillage lui-même.

Mais, tout de même, « la plus grande émotion d'art de l'année » était incom-

plète, du fait que, chaque soir, trois heures durant, je ne comprenais pas un mot de ce qui se disait.

Pour la prochaine fois, j'apprendrai l'hébreu.

« Monsieur de Pourceaugnac » n'ajoute certes rien à la gloire de Molière. Cette farce bouffonne et par trop naïve m'a franchement ennuyé. Et j'avoue n'avoir pu résister au désir de m'en aller après le deuxième acte.

Vite, oublions ce Pourceaugnac — et relisons le « Misanthrope ».

Au Palais d'Été, s'il est vrai que les clowns succèdent aux clowns, les jongleurs aux jongleurs et les trapézistes aux trapézistes (et cela depuis des mois et des années), il faut reconnaître cependant qu'ils présentent leurs numéros différemment.

Certains avec talent, d'autres sans talent.

Les Barracata seraient amusants s'ils ne mélaient à leurs jeux musicaux une certaine trivialité dans le geste.

Les sept Tokay sont nerveux et trépidants comme les mouvements endiablés d'une rapsodie hongroise.

Les Fellows forment un trio parfaitement dansant.

Et les deux parodistes anglais Mastens et Caplin, dans leur danse mimée au ralenti, avec leur face grimaçante et leurs gestes de déments, m'ont rappelé (mais oui !) certain ballet de Kurt Jooss.

Marcel DEHAÏE.

Calendrier des concerts

MERCREDI 16 mai :

— 20 h. 30, Salle de Musique de chambre du Palais des Beaux-Arts : Récital Guido Agosti.

JEUDI 17 mai :

— 20 h. 30, Salle de Musique de chambre du Palais des Beaux-Arts : 3^e Concert de la Société belge des Amis de la Musique.

— 20 h. 45, Grande Salle du Palais des Beaux-Arts : Gala de danse, Argentina.

— 20 h. 30, au Conservatoire : Concert donné par Mme Hilton-Fagge, sous la direction d'A. de Greef.

MARDI 22 mai :

— 20 heures, au Conservatoire : Concert organisé par les Anciens Elèves et Elèves du Conservatoire.

MERCREDI 23 mai :

— 20 h. 30, Grande Salle du Palais des Beaux-Arts : Pills et Tabet.

A LA MONNAIE

Mercredi 16 mai, Sigurd. — Jeudi 17, Le Soldat de Chocolat. — Vendredi 18, Laqme.

Le monde comme il va

SOTTISIER DU TEMPS



D'un article de M. André Rivollet, dans « 1934 », à propos de la première de « Perséphone » à Paris :

« Aurait-on jamais vu autrefois les élégantes des loges refluer autour du bar, devant les tables du foyer? La marquise de Jaucourt y est aussi à l'aise qu'en présidant un souper bloqué par les neiges de Saint-Moritz. Impassibles, des promeneuses en mousselines imprimées défilent sous les regards de l'aréopage. Lucie Delarue-Mardrus interroge Paul Valéry sur la Sémiramis qui dans huit jours se révélera parée des magnificences rubinsteiniennes. La sonnette de l'entr'acte coupe le discours du jeune duc de la Verdura qui justement décrivait à une Américaine quelques colliers d'aigue-marine ou de grenats qu'il compose pour la maison Chanel. »

« 1934 », pour qui l'ignorerait encore, est un hebdomadaire littéraire, dont l'objet est de donner un reflet fidèle de la vie intellectuelle dans les milieux de droite, en France, anno 1934.

Par ailleurs, Mme Ida Rubinstein a fait à M. André Rivollet cette déclaration sensationnelle, dont l'importance, en ces temps troublés, n'échappera à personne :

« Sur le pont de mon yacht, il y a une

LE CINÉMA

Censure et discrétion

Simple questions

Est-il exact que la version présentée à Bruxelles du film *Soupe au Canard* (des frères Marx) se trouve être amputée de fragments importants (une scène de guerre, une scène d'amour) jugés trop « subversifs » ?

Est-il exact que le film *Ces messieurs de la Santé* se trouve dans le même cas ?

Est-il exact que le film *La Croisière Jaune* ait été « censuré » (comme on dit) par M. Citroën lui-même, qui, commanditaire du film, préférant n'y point voir figurer quelques passages du plus haut intérêt documentaire, mais contraires aux données les plus élémentaires de la propagande impérialiste ?

Pourquoi le fragment des actualités parlantes Fox-Moviétone : Interview de M. Von Pa-

pen sur la question sarroise, a-t-il été « censuré » par plusieurs directeurs de salles qui, par ailleurs, font la part belle aux discours bellicistes de M. Devèze, inaugurateur patenté de monuments aux morts ?

Pourquoi a-t-on filmé la pose de la première pierre du monument aux morts de X..., le 582^e tour de Brabant en bicyclette, et le dernier discours de M. Adolphe Max, — et non les derniers événements de Vienne, les travaux des commissions Staviskey, Prince, et du 6 février, la dégradation des officiers roumains accusés de lèse-majesté ?

Simple questions... qui resteront vraisemblablement sans réponse. Comme d'habitude. Aussi bien, si nous les posons, c'est histoire, seulement, de rire un peu...

SPECTATOR.

Les perles

Du *Mousquetaire*, revue cinématographique (qu'elle dit) très confidentielle :

— Avez-vous contracté *La Vierge du Rocher* ?

Hors du jargon professionnel, ça veut dire : Avez-vous retenu par contrat le film *La Vierge du Rocher* ! Mais tout de même, par ce soleil, on se demande ce que fait Wiboo...

Du même *Mousquetaire*, qui veut donner quelques renseignements bien précis sur un nouveau film :

Titre du film : « *Rapt* ».

Origine : FRANÇAISE.

Parlant : français.

Metteur en scène : Kirsanoff.

Vedettes : Dita Parlo, Geymond Vital, Nadia Sibirskaia.

Production : Mentor-Film.

Allons, cinéma « bien français » pas encore mort...

Communiqués

LA VÉRITÉ SUR L'AUTRICHE.

Le 18 mai prochain, le S. R. I. organise à Bruxelles, une conférence publique au cours de laquelle Mmes Lahy-Holbeck, et Willard, et M. J. Painlevé prendront la parole.

Cette conférence publique aura lieu en la salle « Métropole », chaussée de Louvain. (près place Madou).

LES BATIMENTS DE L'I. N. R.

Les projets d'architecture présentés au concours du nouveau bâtiment de l'Institut national Belge de Radiodiffusion (I. N. R.), qui sera érigé place Ste-Croix à Ixelles, seront exposés au Palais des Beaux-Arts, à partir du 12 mai.

Chemins de fer du Nord français

A l'occasion de la Foire de Paris, les grands réseaux français accordent des facilités de parcours spéciales.

Jusqu'au 23 mai, les visiteurs étrangers pourront obtenir, pour Paris, au départ des points frontières terrestres ou maritimes, la délivrance de billets d'aller et retour spéciaux valables 15 jours, sans faculté de prolongation et comportant une réduction de 40 % sur les prix des billets simples à place entière, sous condition d'un séjour minimum de 5 jours à Paris.

Pour obtenir cette réduction, les visiteurs étrangers devront présenter, soit un passeport, soit une pièce d'identité officielle établissant qu'ils habitent un pays étranger. Cette même pièce devra être présentée à toute réquisition au cours du voyage, en même temps que le billet.

Renseignements pris dans les gares, aux Bureaux Communs des Chemins de fer français, boulevard Adolphe Max, 25, à Bruxelles et 10, boulevard de la Sauvenière à Liège, ainsi qu'aux agences de voyages.

Dans la presse

« 1934 » publie l'information suivante, qui ne manque pas de saveur :

« Les aventures d'Alexandre Stavisky ont inspiré les cinéastes américains. Un film va retracer la vie de l'escroc jusqu'à sa fin tragique et mystérieuse (sic!) au « Vieux-Logis », dans des paysages de neige éminemment photographiques et tandis qu'en surimpression se dessinera sur l'écran la bataille du 6 février... Ajoutons que pour interpréter le rôle d'Arlette Stavisky, on parle de Claudette Colbert, française d'origine... »

O O O

D'un article de M. Maurice Bardèche, sur le film de Jacques Feyder : « Le Grand Jeu » : « Il est fâcheux que la littérature inspirée par la Légion étrangère n'ait jamais pu produire que des ouvrages assez médiocres, sans qu'on puisse savoir si c'est parce qu'elle révèle déjà chez l'auteur un penchant instinctif à se contenter d'un désespoir indistinct et dramatique, ou si le romantisme facile de l'héroïsme et du cafard est un piège auquel les meilleurs se laissent prendre. En fait, le Grand Jeu commence tout à fait comme *Cœurs brûlés* : le bled, les fibres de la clique, les boîtes arabes, les coups de cafard, les bagarres, les souvenirs qui ne veulent pas s'en aller, les chanteuses de genre et le colon-énergique-et-bon, sont les éléments d'une salade sentimentale que nous connaissons bien. »

A rapprocher des considérations de M. A. Mirowsitch que nous publions il y a huit jours, sur le même film.

CARREFOUR

5, PLACE MADOU, 5

PROGRAMME EXTRAORDINAIRE

L'ennemi dans le Sang

Grande étude de mœurs

Grande DIMINUTION du prix des places 3, 4, 5 et 6 francs.

STUDIO

PALAIS DES BEAUX-ARTS

GRANDE SALLE

A PARTIR

DU 19 MAI

L'Homme Invisible

de G.-W. WELLS

Le film que l'on croyait irréalisable



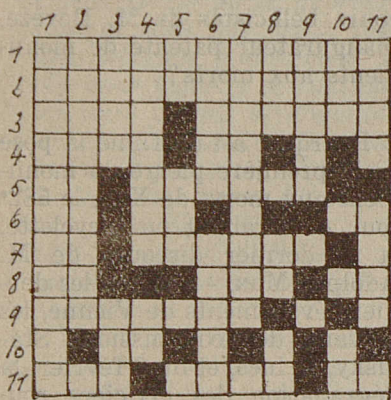
Spa

La Source de la Reine, exploitée par Spa-Monopole est l'eau de table et de régime des arthritiques.

le ROUGE et le NOIR

Mots croisés

PROBLEME N° 4



HORIZONTALEMENT :

1. Ci-devant. 2. Faut-il le faire de la Belgique ? 3. Sort de l'avoir de maints syndicats — Comme tu croyais que tu allais mourir. 4. Lieu d'où nous vinrent tous nos malheurs — Initiales d'un homme d'Etat sous Louis-Philippe. 5. Ce que l'on a fait en bonne compagnie — Soie. 6. Initiales du nom de deux pays voisins — Réjouissance — Nait en Sibirie. 7. Mammifère édenté — Général dont le nom témoigne aussi d'une certaine vivacité du caractère. 8. Deux voyelles — Cézanne l'a souvent peint — Note. 9. Inintelligent — Marquis. 10. César le prononça dans une phrase célèbre. 11. Fut la souche de nouvelles races — Ce monsieur passa de l'intérieur à l'extérieur, non sans coup férir — Sans lui tout irait bien.

VERTICALEMENT :

1. Personne qui s'engraisse illicitement. 2. Rétablit. 3. Une famille romaine prétendait en descendre — Pommade. 4. Mollusque ou héros — Eu la faculté de. 5. Deux lettres de truc — Pays démocratique (qu'on dit). 6. Il a imaginé un complot papiste — Inventeur d'un système propre à compresser les foutes. 7. Charlemagne en reçut une d'Haroun-al-Rachid. 8. Nous l'apprécions chez un animal décrié — Du romand — Certains ont du mal à l'atteindre. 9. Fort de son adresse, eut le tort de se moquer d'un roi qui l'avait raillé. 10. Les mondaines y consacrent une heure déterminée — Initiales d'un personnage de l'« Affaire ». 11. Ce qu'on parle dans une partie de l'Angleterre — Nourrissent le monde.

SOLUTION
PROBLEME N° 3

Séance du 9 mai

Peut-on prédire l'avenir par les astres ?

Séance extraordinaire, ce soir. Des magies, des devins, des guérisseurs vont occuper la tribune ; d'aucuns vont nous prédire l'avenir, tandis que d'autres opéreront des guérisons miraculeuses.

On annonçait le fakir Heyligers. Il me faut avouer qu'il m'a un peu déçu. Je m'attendais à rencontrer un fakir coiffé d'un turban, un beau fakir hindou répondant au type classique que la tradition a fixé. Hélas ! les plus saines traditions se perdent et notre fakir nous apparaît sous l'aspect d'un gentleman vêtu comme vous et moi. Il n'entre pas dans mes intentions de vous résumer l'intervention de M. Heyligers, non plus que celles de MM. le docteur Walter Heinsdorf et G. L. Brahj. Tous trois essayeront surtout de démontrer que l'astrologie est une science, qu'étroitement liée à l'astronomie, elle ne se base, comme cette dernière, que sur des faits contrôlables.

Ils citent des exemples où les prédictions des astrologues ont pu être vérifiées. Entre autres, la mort tragique d'Albert I^{er} a été prédite dans plusieurs revues.

Le docteur Heinsdorf prétend qu'il est possible dans certains cas d'établir des diagnostics médicaux d'après l'horoscope du malade. Il signale qu'à Berlin, un médecin ne traitait pas autrement ses clients.

C'est là, évidemment, une des applications de l'astrologie qui, selon M. G. L. Brahj peut encore donner des indications quant aux fluctuations des valeurs en Bourse. Ainsi, dit-il, la crise, j'ai pu la prévoir et j'ai pu prédire qu'elle durerait plusieurs années. « Quand finira-t-elle ? » demande un auditeur, croyant prendre M. Brahj de court... « La crise, répond ce dernier, finira vers 1936 et 1937... Avant cela, cependant, il y aura de la casse. » Peu encourageants, les astres !

Après quoi, le fakir Heyligers donnera l'horoscope d'un auditeur choisi dans la

salle. Je dois avouer que cet horoscope m'a déçu. Il me semble que tous les horoscopes ont un petit air de ressemblance qui me surprend : « Bon caractère, spontanéité, un peu trop vif ; attention, il y a des amis qui sont faux et vous feront du mal, etc. »

Après tout, les horoscopes ont peut-être raison et est-ce nous et nos amis qui manquons d'originalité.

Un débat public a lieu, très animé. Les habitués de la Tribune Libre sont de petits sceptiques qui posent de nombreuses questions plus insidieuses les unes que les autres.

Reconnaissons que les orateurs y répondent très convenablement et que tous insistent sur le fait qu'un horoscope n'est que rarement absolument juste, mais offre environ soixante à soixante-dix pour cent de véracité. Un farceur s'inquiète de l'horoscope des jumeaux et des frères siamois qui, en général, naissent le même jour, à la même heure...

Après quoi nous assistons à un intermède hautement comique. Une dame au débit aussi obscur que précipité entend garder la tribune pendant une demi-heure malgré la guillotine oratoire et les protestations du public. La dame expose des théories singulièrement opaques avec une nervosité qui laisse prévoir la crise prochaine. Heureusement, après plusieurs salves d'applaudissements alternant avec des concerts de huées, elle consent à laisser poursuivre le débat.

Lors, c'est Miss Hamida qui parle de magie, d'envoûtement et de suggestion, de lévitation, de doubles, etc. Mais à peine l'écoute-t-on... On attend avec une certaine impatience les guérisons miraculeuses annoncées au programme.

Enfin, voici un malade. C'est un monsieur qui a mal à l'estomac. Miss Hamida va le guérir. Elle met les mains sur le patient et le regarde droit dans les yeux. Puis elle dit avec une grande conviction : « Le mal disparaît... le mal disparaît absolument... le mal disparaît ab-solument... » Le plus curieux, c'est qu'après quelques minutes de ce traitement, le monsieur ne souffre plus de l'estomac !

Evidemment, Miss Hamida a eu moins de chance avec d'autres malades, parmi lesquels je soupçonne certains d'être de fins farceurs, tel ce jeune homme qui souffrait de la jambe et boitait deux fois plus fort après avoir été soigné par Miss Hamida.

Peu après, une dame a eu le plaisir de voir disparaître ses rhumatismes, après avoir été traitée de la façon que je vous ai indiquée.

Et naturellement, ces guérisons et les théories exposées par Miss Hamida donnent lieu à un nouveau débat public aussi animé que le premier.

En la manière de Niccolo Machiavelli

(suite de la 1^{re} page.)

C'est pourquoi tu feras bien de les traiter de telle sorte qu'ils ne puissent plus jamais te nuire. Et pour parvenir à cette fin, il te suffira de mercenaires fidèles à ta personne et qui n'hésitent pas à leur administrer de fortes médecines.

N'hésite jamais à frapper fort, parce que par quelques bons exemples, tu apparaitras plus pitoyable que celui qui par excessive indulgence laisse naître des désordres. Gaius Cæsar massacra plus d'un million de Gaulois et ravagea tout un pays — et de notre temps, il n'est personne à l'appeler meurtrier, mais tous au contraire sont prêts à le louer et à l'admirer, comme grand capitaine et grand écrivain. Car le présent oublie singulièrement les cruautés, pour peu qu'elles aient été source de grandeur et de gloire. C'est pourquoi on blâme les chefs pour avoir perdu une bataille et non pour avoir mis à mort beaucoup d'êtres humains.

La sévérité, pourvu qu'elle ne soit pas appliquée à des humbles, ne peut donc que t'être utile et elle ne sera jamais trop forte.

Et nombreux seront ceux qui te loueront, aussi longtemps que tu auras la puissance et l'argent, ainsi que Auguste, empereur, et Mécène, son ministre, nous enseignent, qui eurent comme laudateurs et prêtres, les plus grands poètes de Rome.

Et cela vient de ce qu'étant plus riches de bien que de biens, les hommes les plus doctes supportent malaisément la misère, et baissent volontiers la main qui les frappe. Et si tu les caresses et les menaces tour à tour, ils ne manqueront pas de louer ta générosité et ta grandeur et de chanter tes œuvres. Car il n'est pas d'exemple qu'un tyran, si cruel fût-il, n'ait été encensé, et à qui on n'ait élevé des statues.

Car possédant la richesse, ils ont toujours pu acheter les talents les plus rares et s'attacher les artistes les meilleurs et les plus habiles. Et la puissance leur permet de châtier de façon parfaite ceux qui ne se plient pas à leur vouloir.

Léo MOULIN.



Tribune libre de Bruxelles LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération internationale des Tribunes libres

En la salle des Huit Heures

11, place Fontainas. Prix d'entrée : 4 francs. Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture à 20 heures

CE SOIR

Mercredi 16 mai, à 20 h. 30 :

Débat inédit et pittoresque sur ce sujet :

Camelots et colporteurs

Le débat sera précédé d'un

Tournoi d'éloquence commerciale pour l'élection du ROI DES CAMELOTS

Six concurrents choisis parmi les camelots les plus talentueux, y prendront part, feront le boniment et vendront les produits dont ils ont la spécialité :

Mme JANE (appareils à éplucher) ;
MM. CYRILLE (l'eau qui flambe) ;

MAX (lames de rasoir) ;
PAUL (la cravate élégante) ;

TOINE (le savon à barbe) ;
VICTOR (bijouterie-optique).

On procédera ensuite à l'élection du

Roi des Camelots

titre qui sera décerné par le public au meilleur camelot.

Ensuite débat sur ce sujet :

Faut-il taxer les camelots ?

Les camelots sont-ils des commerçants ? Que penser du projet Jennissen frappant le colportage d'une nouvelle taxe de 500 frs ? Les marchands ambulants font-ils du tort aux commerçants patentés ?

Orateurs inscrits :

MM. BARBIER, BOUDART, du Comité d'action pour la défense des marchands ambulants et colporteurs, qui exposeront le point de vue des camelots ;
Rodolphe LANGBANK, qui exposera le point de vue de la Fédération nationale des Comités d'action pour la défense du petit et du moyen commerce.

Est invité en outre :

M. JENNISEN, député de Liège, auteur du projet de loi combattu par les camelots.

Mercredi 23 mai, à 20 h. 30 :

SEANCE EXTRAORDINAIRE

Exceptionnellement, le débat n'aura pas lieu en la Salle des Huit Heures, mais dans le grand auditorium du PALAIS MONDIAL au Cinquantenaire (à droite en passant sous l'arcade).

Débat sur ce sujet :

L'affaire du Palais Mondial

Le Musée Mondial, expulsé une première fois en 1926, le sera-t-il à nouveau en 1934 ?

Quelles sont la valeur et la signification du Palais Mondial ? — L'ordre d'évacuation des locaux est-il contraire aux titres du Palais Mondial et constitue-t-il un acte arbitraire ? — L'extension des Musées Royaux d'Art et d'Histoire justifierait-elle le sacrifice du Palais Mondial ? Y a-t-il une politique des Musées en Belgique ? — L'acte du Gouvernement est-il dirigé contre l'Internationalisme, la S. D. N., le Pacifisme, la liberté intellectuelle ? — Faut-il rompre avec les efforts traditionnels pour faire de Bruxelles un centre intellectuel international ?

De nombreux orateurs prendront la parole. Nous en publierons la liste la semaine prochaine.

C'est afin que le public soit juge de l'utilité du Palais Mondial que la séance aura lieu sur place et constituera, en quelque sorte, une descente sur les lieux dont la visite sera faite sous la conduite de M. Paul Otlet, huit jours avant que celui-ci et les collections qu'il a réunies n'en soient expulsées de gré ou de force !

On sait que par décision ministérielle, le Palais Mondial est tenu de déguerpir pour le 31 mai, sans que d'autres locaux ne soient mis à sa disposition. C'est donc la dernière occasion qu'on aura de visiter l'institution de M. Otlet, et de manifester ainsi si l'on est d'accord ou non avec cette mesure.

AU CLUB DU FAUBOURG

Jeudi 17, à 20 h. 30, salle des Sociétés Savantes, débat sur France et Allemagne, avec l'écrivain Paul Ferdonnet ! L'Allemagne veut-elle la guerre ou la paix ? avec le Colonel Picot. Et débat sur Pour et contre le Ministère Doumergue.

Jeudi 24, à 20 h. 30, salle des Sociétés Savantes. Débat sur La France et le Fas-

cisme. Pour et contre les Ligues de Combat, avec l'Action Française, les Croix de Feu, la Solidarité Française, les Jeunesses Françaises.

Le banquet de gala du Faubourg sera présidé le mercredi soir 30 mai, par le célèbre écrivain Fernand Crommelynck qui ouvrira un débat sur Théâtre et Cinéma.

COURRIER DES LETTRES ET DES ARTS

000 Le 24 mai, l'Académie française désignera les successeurs aux sièges laissés vacants par l'abbé Henri Brémont, Camille Jullian et Pierre La Gorce, décédés.

000 Une adaptation cinématographique de « Nana » soulève les plus vives protestations. D'une lettre adressée par les enfants de Zola à MM. Henry Kistmaeckers, Rageot et Charles Delac, nous extrayons ce passage significatif : « Jamais, croyons-nous, contrefaçon plus impudente n'avait été faite d'un chef-d'œuvre français que le film, qui vient d'être tourné aux Etats-Unis, de Nana, d'après le roman d'Emile Zola, et qu'on présente en France. Ici, le scandale est éclatant, puisqu'il ne subsiste rien de l'œuvre initiale, rien que le titre fameux Nana et le nom de l'auteur. A la place des épisodes originaux, riches et hardis, de ce grand livre qui remplissait d'admiration Flaubert et Mallarmé, et dont le réalisme se hausse jusqu'au symbole, un maladroit (sic) scénariste s'est complu à imaginer une histoire enfantine, invraisemblable, qu'il a inventée de toutes pièces, et

d'une niaiserie à pleurer ».

Voilà ce qui remet en question la fameuse querelle : Doit-on sauvegarder l'œuvre littéraire en l'adaptant à la scène ou à l'écran ou peut-on s'en servir comme d'un canevas ? Il est vrai que nous voyons bien en URSS des pièces écrites il y a 100 ans défendre la révolution russe, grâce à d'ingénieuses transformations.

000 Le 6^e numéro de 1934 du Journal des Poètes est particulièrement soigné. En dehors d'un bon article de Pierre Bourgeois : La Paix du sens et des sonorités et la suite de l'étude sur le vers moderne par le Pr. Lucien Paul Thomas : Le vers libre pair, un article de Flouquet sur : La nuit rêve tout haut de Céline Arnaud, la critique des livres par Edmond Vanderammen, une réponse de Robert Vivier à l'enquête : Quelle est la nature de l'inspiration poétique et des poèmes de Raymond Dathiel, Joseph Rabearivelo, de C. et I. Goll, de Piero Jahier, Erik Lindrom, Georges Gaynard, Louis Dubrau, Marie Voronca, Laugston Hughes et V. W. Auden.

000 Robert Vivier écrit dans ce numéro : « On cesse d'être poète le jour où l'on s'habille au monde, ou le jour où l'on s'en désintéresse. Adaptation, scepticisme : deux climats où la poésie ne peut vivre... »

Chez les poètes persiste cet état de premier contact, d'étonnement passionné, qui dans l'immense majorité des êtres ne subsiste plus à l'enfance et à l'adolescence ».

000 En Flandre, paraît un nouvel hebdomadaire socialiste Voor Allen.

000 Dans les Cahiers du Sud, un beau poème de Pierre Jean Jouve Pieta et un fragment de l'œuvre de Jakob Schaffner (le plus grand romancier de la Suisse allemande) : La passerelle.

000 Beaux-Arts (Paris) publie un extrait du livre du peintre Robert Fernier qui paraîtra prochainement sous le titre : 17, Quai Malaquais, ayant trait à l'atelier du peintre Cormon.

000 Dans Marianne, un arti-

cle de Jean Giraudoux : Attention contre les Gobelins. Après avoir analysé la question de la disparition envisagée des jardins de la manufacture des Gobelins, Giraudoux écrit : « Les Gobelins n'ont d'autre sentinelle que le Directeur des Beaux-Arts, l'Institut, la Société des Gens de Lettres, la Ligue Urbaine, l'Académie Goncourt, le Collège de France. Je serais beaucoup plus tranquille s'ils étaient gardés par un Sénégalais. »

000 Tréteaux, revue du Théâtre Amateur et Indépendant, publie tous les mois, outre ses rubriques régulières — critique du théâtre indépendant, diction, maquillage, bibliographie — des critiques, articles et essais de Camille Poupeye, Michel de Ghelderode, Henri Liebrecht, Maurice Gauchez, Désiré Le-nuit, Roger Avermaete, etc... Dans le n° de juin, Tréteaux publiera Les Femmes au Tombeau, un acte inédit de Michel de Ghelderode.

Rédaction : 49, rue Henri Bergé, Bruxelles.

S. d. G.